

U d/of OTTAWA



39003002548393

$\frac{L^2}{4A}$   
5

2-6-'88

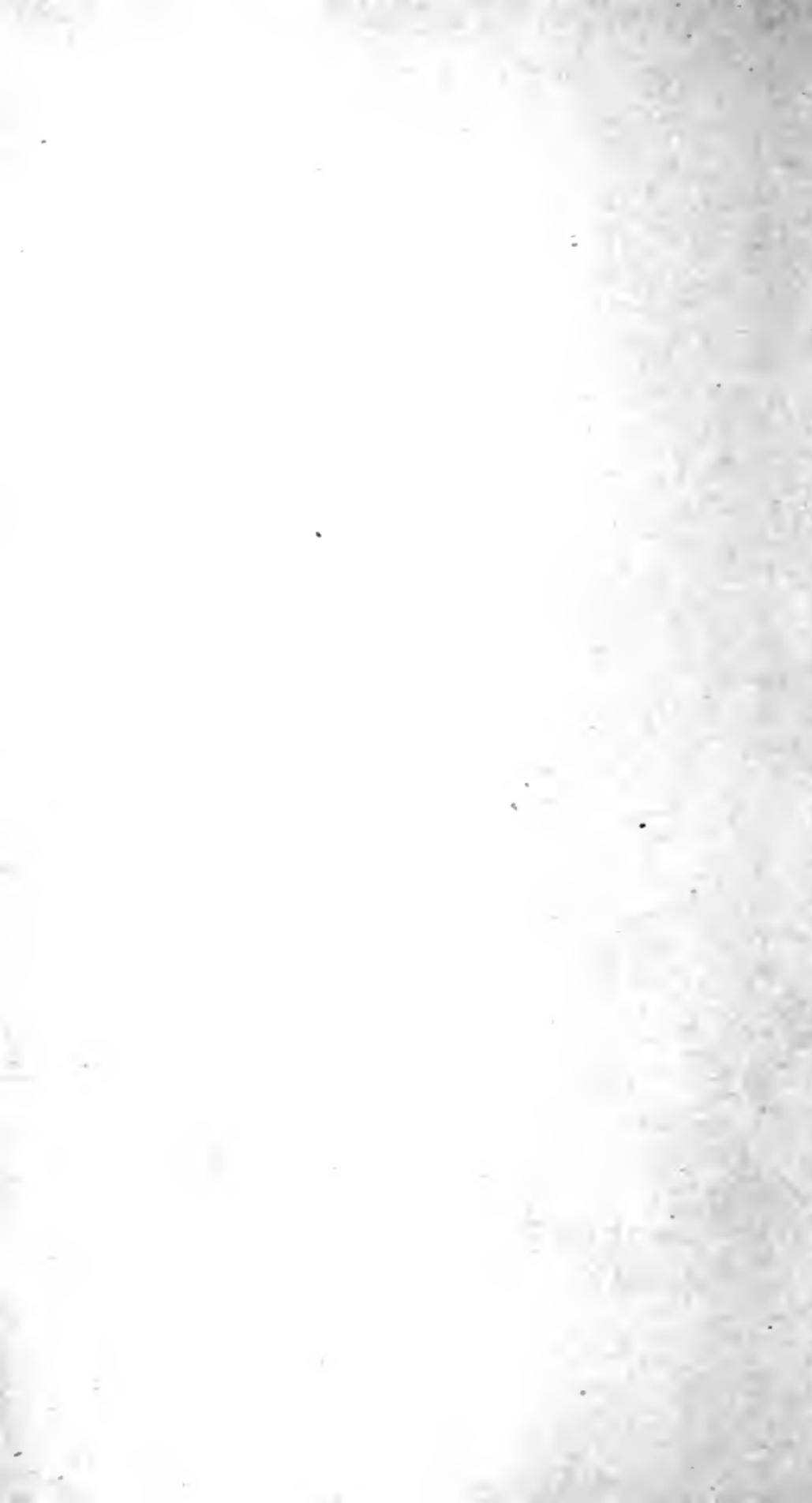


Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

OEUVRES

DE

FRANÇOIS COPPÉE



OEUVRES  
DE  
FRANÇOIS COPPÉE

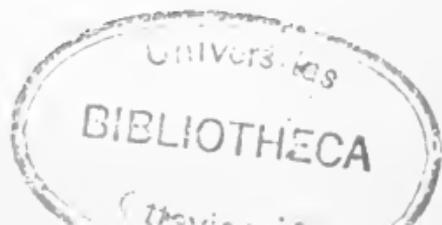
POÉSIES

1869-1874

*Les Humbles. — Écrit pendant le siège.  
Plus de sang. — Promenades et Intérieurs.  
Le Cahier rouge.*



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33



PQ

2211

.C3A17

1870

v.2

# LES HUMBLÉS





LA NOURRICE

*A mon cher cousin et ami Auguste Baudrit.*

E lle était orpheline et servait dans les fermes.  
Saint-Martin et Saint-Jean d'été sont les deux termes  
Où les gros métayers, au chef-lieu de canton,  
Disputant et frappant à terre du bâton,  
Viennent, pour la saison, louer des domestiques.  
A peine arrivait-elle en ces marchés rustiques,  
Qu'un fermier l'embauchait au plus vite, enchanté  
Par sa figure franche et sa belle santé;

Et les plus rechignés comme les plus avarés  
Lui prenaient le menton en lui donnant ses arrhes  
Et lui payaient encore un beau jupon tout neuf.  
En effet, elle était robuste comme un bœuf,  
Exacte comme un coq, probe comme un gendarme.  
Sa tête, un peu commune, avait pourtant ce charme  
Que donnent des couleurs, deux beaux yeux et vingt ans :  
De plus, toujours noués de foulards éclatants,  
Ses cheveux se tordaient, noirs, pesants et superbes.  
Elle savait filer, coudre, arracher les herbes,  
Faire la soupe aux gens et soigner le bétail.  
La dernière à son lit, la première au travail,  
Aux mille soins du jour empressée et savante,  
C'était le type enfin de la bonne servante.

Sage ? Qui sait ? Mais nul n'en médissait du moins.

Ce n'est que l'autre été, quand on faucha les foins,  
Qu'elle fut tout à coup prise d'un goût étrange  
Pour un assez beau gars, mauvais batteur en grange,  
Qui courait les cafés et vivait de hasards,  
Mais qui, sept ans, avait servi dans les hussards.  
Tout fier d'avoir porté jadis la sabretache,  
Il avait conservé la petite moustache

---

Et ce certain air fat qui fait qu'on est aimé.  
Tout le village était par ce drôle opprimé.  
Au bal, c'était toujours pour lui les belles filles ;  
Au billard, observant le choc savant des billes,  
Un cercle d'amateurs éblouis l'entourait.  
Elle épousa ce beau tyran de cabaret  
Dont aucun paysan n'avait voulu pour gendre  
Et qui, lorsque à sa main elle parut prétendre,  
Fit bien quelques façons, mais ne refusa pas,  
Sachant les louis d'or cachés dans un vieux bas,  
Et les rêvant déjà transformés en bouteilles.  
Toutes ces unions maudites sont pareilles :  
La noce, quelques nuits de brutales amours,  
La discorde au ménage au bout de quinze jours,  
L'homme se dégageant brusquement de l'étreinte  
Pour retourner au vin quand la femme est enceinte,  
Les courroux que des mots ne peuvent apaiser,  
Et le premier soufflet près du premier baiser.  
Puis la misère.

Ici l'événement fut pire.

Ce fainéant avait des instincts de vampire.  
Ce monstre, le jour même où sa femme accoucha,  
— L'huissier ayant saisi le ménage, — chercha

Le moyen d'exploiter encore sa femelle ;  
Et, quand il vit son fils mordant à la mamelle,  
Il se frotta les mains. Chose horrible ! il fallut,  
Pour sauver le vieux toit, la vache et le bahut,  
Que la mère quittât son pays, sa chaumière,  
Son enfant, les yeux clos encore à la lumière,  
Et qui, dans son berceau, gémissait, l'innocent !  
Qu'elle vendit, hélas ! son lait, plus que son sang,  
Et que, le front courbé par cet acte servile,  
Douleuruse, elle prit le chemin de la ville.  
— Elle avait bien d'abord refusé de partir ;  
Mais son homme montrait un réel repentir ;  
Il pleurait ; il avait juré de ne plus boire.  
L'hypocrite disait, — un père ! on peut le croire : —  
« Plus un seul coup de vin ! Quant au petit patron,  
Je m'en vais, dès demain, le mettre au biberon,  
Et si Monsieur n'est pas content de la cuisine,  
Est-ce pour son seul fils que Jeanne, la voisine,  
A deux seins ? L'un des deux sera pour ton petit. »

Et, la mort dans le cœur, la nourrice partit.

## II

O h ! dans le noir wagon l'horrible nuit passée !  
Sur le dur banc de bois, dans un coin affaissée,  
Comme elle médita sur son sort anormal !  
Ses pauvres seins gonflés de lait lui faisaient mal.  
Et là-bas, son enfant, éveillé dans sa couche,  
Réclamait à grands cris et cherchait de la bouche  
Ce giron où l'on boit la vie avec le lait,  
Premier asile humain duquel on l'exilait.  
C'est ainsi qu'elle dut passer la nuit entière,  
Tout en larmes, mettant la tête à la portière  
Et buvant à longs traits l'air glacé du ciel noir,  
Un peu pour se cacher, beaucoup pour ne pas voir,  
En face d'elle assis, pleins de vin et de vice,  
Un groupe de soldats revenant du service  
Et qui, par sa présence honnête mis en train,  
Vociféraient en chœur un immonde refrain :  
Le tout puant le cuir, le rhum et le cigare.

A Paris, un laquais l'attendait à la gare.

— Un coupé qu'emportait un cheval très fringant  
La conduisit devant un perron élégant  
Où les autres laquais dirent : « C'est la nourrice. »  
Dans une chambre mauve, adorable caprice  
De blonde, elle aperçut un berceau près d'un lit;  
Et devant cet heureux spectacle elle pâlit.  
En voyant cette jeune et jolie accouchée,  
Blanche, et sur le berceau de dentelle penchée,  
Devant ce doux sommeil d'enfant s'extasier,  
Elle crut voir le sien dans son berceau d'osier,  
Pleurant auprès du lit d'un père sans vergogne  
Qui n'entend pas et dort son lourd sommeil d'ivrogne.

Elle prit le petit, qui but avidement.

La mère souriait. — Le père, en ce moment,  
Survint et fit la moue en sentant l'atmosphère  
De la chambre. — Il sortait... pour cette grosse affaire!  
Des dossiers sous le bras, en noir, un air subtil.

« Ah! voici cette femme. Elle est fort bien, dit-il.  
Mariée? — Il paraît. — Et son pays? — Normande,  
Près de Caen. — Permettez, chère, cette demande :  
Le docteur n'est-il pas pour celles du Midi?

— Croyez-vous? » Puis, riant de son rire étourdi,

La mère dit : « Pour peu que cela vous convienne,

Elle est brune, je vais la mettre en Arlésienne.  
Le costume est joli; puis c'est la mode au Bois. »  
Le père eut un léger sarcasme dans la voix,  
Et, s'en allant : « Fort bien. Amusez-vous, ma chère. »

Comme elle sentait bien qu'elle était étrangère  
Et qu'elle allait souffrir dans ce monde nouveau !  
Son nourrisson n'était ni bien portant ni beau.  
C'était un pâle enfant, pauvre vie éphémère !  
Pauvre front condamné ! C'est au bal que sa mère,  
Dans une valse, avait reconnu son état.  
Dépitée, il fallut bien qu'elle s'arrêtât,  
En songeant : « Quel ennui, huit longs mois de sagesse ! »  
Et quand vint le moment d'avouer sa grossesse,  
L'homme — la Bourse avait baissé probablement —  
Ne trouva tout d'abord qu'un mot suspect : « Vraiment ! »  
Mais, rempli d'à-propos, comme un joueur qui triche,  
Il s'attendrit bientôt, sa femme étant très riche.

## III

**O**r la nourrice, ayant sans cesse l'embarras  
De l'enfant qui criait faiblement dans ses bras

Et lui mordait le sein de ses lèvres avides,  
Errait seule parmi les appartements vides,  
Et, rustique au milieu du luxe des salons,  
Comptait les jours d'exil qui lui semblaient si longs.  
Triste foyer ! La mère était toujours en course,  
Le père était au cercle, au Palais, à la Bourse ;  
Et, quant à leur enfant, ils ne le voyaient pas,  
Sauf quelquefois, le soir, à l'heure des repas,  
Où le chef de maison, par pure bonté d'âme,  
S'écriait : « Votre fils est fort joli, madame ! »  
Puis, époux plein d'égards et sachant ce qu'il doit,  
Il riait au petit et lui donnait son doigt.  
Mais Madame bâillait, n'étant pas satisfaite  
D'une robe apportée alors pour quelque fête,  
Et, jugeant qu'on avait assez de l'avorton,  
Disait : « Il se fait tard. Allez coucher Gaston. »

Qu'importaient cependant à la pauvre nourrice  
L'abandon désolant, la maison corruptrice,  
Ce faible enfant malade et refusant son lait,  
Les habits d'opéra-comique qu'il fallait,  
Par les jours de soleil, montrer aux Tuileries,  
Les repas à l'office et les plaisanteries  
De la femme de chambre et des valets railleurs ?

Pauvre mère ! son âme était toujours ailleurs ;  
Toujours elle suivait — hélas ! par la pensée —  
Sa lettre, la dernière au pays adressée,  
La réponse si lente et venant de si loin ;  
Et puis elle courait chez l'écrivain du coin  
Dont l'enseigne, chef-d'œuvre affreux de calligraphe,  
Présente un Béranger tracé d'un seul paraphe.  
Enfin on répondait : « L'enfant se porte bien ;  
Il profite, il grandit, il ne manque de rien.  
Mais il faut de l'argent. L'huissier gronde et réclame. »  
Elle baisait la lettre, et, le bonheur dans l'âme,  
A l'époux qui mentait — dévouement incompris —  
De son dur esclavage elle envoyait le prix.

## IV

L'hiver revint, joyeux : grands dîners, bals, théâtres.  
Le nourrisson avait des toux opiniâtres,  
Et sous son front ridé brillaient ses yeux trop grands ;  
Bref, le pauvre chétif, un soir que ses parents  
Étaient allés bâiller à quelque opéra bouffe,  
Eut un de ces accès trop longs dont on étouffe ;

Sa nourrice le vit expirer sur son sein ;  
Puis la mère en rentrant trouva le médecin  
Penché sur le petit cadavre déjà roide,  
Et, confuse, ayant peur de paraître trop froide,  
Fit, pour pleurer beaucoup, des efforts inouïs.

Congédiée alors avec quelques louis  
Et l'esprit inquiet de cette mort subite,  
La nourrice voulut revenir au plus vite  
Au fils qu'elle pouvait allaiter aujourd'hui,  
A l'enfant campagnard, qui se portait bien, lui !  
Oh ! le voyage heureux que l'Espérance abrège !  
Que lui font le ciel gris, les champs vêtus de neige,  
Et, là-bas, les bois noirs où volent les corbeaux ?  
Tout, les arbres, les champs, le ciel, lui semblent beaux.  
Le pays est plus près, le lieu d'exil recule.  
Dans un instant, sur la rougeur du crépuscule,  
Ses yeux mouillés de pleurs verront se détacher  
La silhouette mince et noire du clocher.  
C'est le terme à présent de sa longue souffrance.  
Elle va voir son fils ! — Enfin, ô délivrance !  
Le train s'arrête avec ses rudes chocs de fer.

Mais pourquoi donc est-il si froid, ce soir d'hiver ?

Pourquoi le vent du Nord gémit-il dans les branches ?  
Pourquoi donc les fossés des mornes routes blanches,  
Noirs et béants, sont-ils pleins d'une horreur sans nom  
Pourquoi toutes ces voix qui semblent dire : Non,  
Parmi ces tourbillons siffleurs de feuilles mortes ?  
Pourquoi ces hurlements de gros chiens sous les portes ?  
Pourquoi ce cher pays, aimé de tant d'amour,  
Fait-il donc cet accueil hostile à ce retour ?

La voilà cependant au bout de son voyage.  
La nuit tombe. Tout est désert dans le village.  
L'église au vieux portail dans la brume apparaît ;  
Et près de là, voici le houx du cabaret  
D'où sort, vibrante et claire, une chanson bachique.  
— Soudain la voyageuse a fait halte, tragique,  
Bouche béante et comme allant pousser un cri.  
Car cette voix, c'est bien celle de son mari ;  
Cette ombre profilée en noir sur les fenêtres,  
C'est la sienne. Il avait donc menti dans ses lettres ;  
Il est toujours le même ; elle avait bien raison ;  
Il boit, et le petit est seul à la maison.  
Le cerveau traversé d'une affreuse lumière,  
Éperdue, elle court en hâte à sa chaumière.  
La porte est entr'ouverte, elle entre. — Qu'il fait noir !

Du feu ! bien vite. — Et la malheureuse put voir,  
Dans la chambre à présent sordide et démeublée,  
Le reste du repas de l'ivresse attablée,  
Le jambon qu'il mangea, la bouteille qu'il but,  
Et, dans l'ombre, parmi les choses de rebut,  
Sale, brisé, couvert de toiles d'araignée,  
— Objet horrible aux yeux d'une mère indignée  
Et qu'on avait jeté dans ce coin sans remord, —  
L'humble berceau d'osier du petit enfant mort.

Elle tomba. C'était la fin du sacrifice.

V

**E**t depuis lors, on voit, à Caen, dans un hospice,  
Tenant fixes sur vous ses yeux secs et brûlants,  
Une femme encor jeune avec des cheveux blancs,  
Qui cherche de la main sa mamelle livide  
Et balance toujours du pied un berceau vide.





## LE PETIT ÉPICIER

C'était un tout petit épicier de Montrouge,  
Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,  
Exhalait une odeur fade sur le trottoir.  
On le voyait debout derrière son comptoir,  
En tablier, cassant du sucre avec méthode.  
Tous les huit jours, sa vie avait pour épisode  
Le bruit d'un camion apportant des tonneaux  
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux ;

Et, le reste du temps, c'était dans sa boutique  
Un calme rarement troublé par la pratique,  
Servante de rentier ou femme d'artisan,  
Logeant dans ce faubourg à demi paysan.  
Ce petit homme roux, aux pâleurs malades,  
Était triste, faisant des affaires chétives  
Et, comme on dit, ayant grand'peine à vivoter.  
Son histoire pouvait vite se raconter.  
Il était de Soissons, et son humble famille,  
Le voyant à quinze ans faible comme une fille,  
Voulut lui faire apprendre un commerce à Paris.  
Un cousin, épicier lui-même, l'avait pris,  
Lui donnant le logis avec la nourriture ;  
Et, malgré la cousine, épouse avare et dure,  
Aux mystères de l'art il put l'initier.  
Il avait ce qu'il faut pour un bon épicier :  
Il était ponctuel, sobre, chaste, économe.  
Son patron l'estimait, et, quand ce fut un homme,  
Voulant récompenser ses mérites profonds,  
Il lui fit prendre femme et lui vendit son fonds.

« Quand on trouve un garçon pareil, il faut qu'on l'aide, »  
Disait-il.

La future était aisée et laide,  
Mais ce naïf resta devant elle tremblant;  
Et quand il l'amena, blonde en costume blanc,  
La boutique aux murs noirs lui parut toute neuve.  
Or sa mère, depuis quelques mois, était veuve.  
Vite il l'alla chercher et lui dit, triomphant :

« Viens donc, tu berceras notre premier enfant. »

C'était déjà son rêve, à cet homme, être père !  
Mais il ne devait pas durer, le temps prospère :  
Sa femme n'aimait pas le commerce ; elle était  
Hargneuse, lymphatique et froide ; elle restait  
A l'écart et passait des heures dans sa chambre.  
De sa boutique ouverte au vent froid de décembre,  
Lui ne pouvait bouger, mais ne se plaignait pas ;  
Car sa mère, en bonnet et tricotant des bas,  
Était là, toute fière et de son fils et d'elle,  
Tandis qu'il débitait le beurre et la chandelle.  
Donc il était encor satisfait comme ça.  
Mais, dans un mauvais jour, sa femme s'offensa  
De ce qu'il ne fût pas seul comme elle, et l'épouse  
— Vieille histoire — devint de la mère jalouse.

Celle-ci comprit tout :

« Mon enfant, j'avais cru,  
Lui dit-elle, pouvoir bien vivre avec ma bru.  
Mais, à la fin, il faut que je le reconnaisse,  
Je la gêne et ne puis plaire à cette jeunesse.  
Je retourne à Soissons, vois-tu, cela vaut mieux. »

Elle dit, de l'air doux et résigné des vieux,  
Et partit, sans pleurer, mais affreusement triste.  
Hélas ! il n'avait pas ce qui fait qu'on résiste.  
Il consentit, devint plus morose qu'avant  
Et pria, tous les soirs, pour avoir un enfant.  
Car c'était là son but, décidément. Ce rêve,  
Cet instinct, ce besoin le poursuivait sans trêve.  
Il n'avait qu'un désir, il n'avait qu'un espoir :  
Être père ! c'était son idéal. — Le soir,  
Quand un noir ouvrier, portant un enfant rose,  
Entrait dans la boutique acheter quelque chose,  
Soudain il se sentait plein d'attendrissement.

Mais les ans ont passé, lentement, lentement.  
Il comprend aujourd'hui que ce n'est pas possible ;  
Il partage le lit d'une femme insensible,

Et tous les deux ils ont froid au cœur, froid aux pieds.  
— Ah ! les rêves aussi durement expiés  
Allument à la longue un désespoir qui couve !  
Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve  
— Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher ? —  
La colle et le fromage ignobles à toucher.  
Il hait le vent coulis qui souffle de la rue,  
Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,  
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,  
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain !

Pourtant il brille encore un rayon dans cette ombre.  
Derrière son comptoir, seul, debout, le cœur sombre,  
Quand il casse du sucre avec férocité,  
Parfois entre un enfant, un doux blondin, tenté  
Par les trésors poudreux du petit étalage.  
Dans la naïveté du désir et de l'âge,  
Il montre d'une main le bonbon alléchant  
Et de l'autre il présente un sou noir au marchand.  
L'homme alors est heureux plus qu'on ne peut le dire  
Et, tout en souriant, — s'ils voyaient ce sourire,  
Les autres épiciers le prendraient pour un fou, —  
Il donne le bonbon et refuse le sou.

Mais aussi, ces jours-là, sa tristesse est plus douce;  
S'il lui vient un dégoût coupable, il le repousse;  
Il rêve, il croit revoir sa mère qui partit,  
Soissons, et le bon temps, quand il était petit.  
Le pauvre être pardonne, il s'apaise, il oublie,  
Et, lent, casse son sucre avec mélancolie.





## UN FILS

*A Alexis Orsat.*

### I

Quand ils vinrent louer deux chambres au cinquième,  
Le portier, d'un coup d'œil plein d'un mépris suprême,  
Comprit tout et conclut : — « C'est des petites gens. »  
Le garçonnet, avec ses yeux intelligents,  
Était gai d'être en deuil, car sa veste était neuve.  
Vieille à trente ans, sa mère, une timide veuve,  
Sous ses longs voiles noirs cachait ses yeux rougis ;  
Et quand on apporta dans ce pauvre logis

Leur mobilier, — il faut que du terme il réponde, —  
Le portier s'assombrit : « C'est du tout petit monde, »  
Pensa-t-il. Néanmoins, leur humble logement  
Étant payé le huit très régulièrement,  
Il corrigea son mot : « Du petit monde honnête. »  
Mais quand il sut l'instant de leur coup de sonnette,  
Il ne se pressa plus pour tirer le cordon,  
— Par dignité ! — La veuve avait pourtant bon ton,  
Et, pour vivre, courait les leçons de solfège.  
A l'heure où son cher fils revenait du collège,  
Elle était de retour et faisait le dîner.  
Le dimanche, ils allaient souvent se promener  
Ensemble au Luxembourg, donnaient du pain aux cygnes  
Et revenaient. C'était de ces misères dignes  
Et qui, lorsqu'on leur veut montrer de l'intérêt,  
Ont un pâle sourire et gardent leur secret.  
Ils plurent aux voisins. D'abord froide, la loge  
Désarma. Le concierge eut quelques mots d'éloge ;  
Et quand, six ans plus tard, un soir, il eut appris  
Que le jeune homme avait obtenu tous les prix,  
Ce père, ému par tant de courage et de zèle,  
Réva ceci : « Plus tard?... Pour notre demoiselle?... »

Or, ce jour-là, tandis que le rhétoricien,

---

Radieux de l'orgueil de sa mère et du sien,  
Pour la vingtième fois lui montrait son trophée  
Et l'embrassait au point qu'elle était étouffée,  
Lui parlant à genoux ainsi qu'un amoureux  
Et lui disant : « Maman, que nous sommes heureux ! »  
Elle prit les deux mains de son fils dans les siennes  
Et, tout à coup, laissant les douleurs anciennes  
Toutes en même temps s'échapper de son cœur,  
A ce naïf, à cet heureux, à ce vainqueur,  
Elle livra le mot de la science amère.

Il apprit qu'il n'avait que le nom de sa mère  
Et qu'elle n'était pas veuve aux yeux de la loi.  
Elle gagnait sa vie à vingt ans. Mais pourquoi  
Laisser aller ainsi, seule, une jeune fille ?  
La maîtresse de chant et le fils de famille :  
Un drame très banal. Le coupable était mort  
Brusquement, sans avoir pu réparer son tort ;  
Elle eût voulu le suivre en ce moment funeste,  
Mais elle avait un fils : — « Un fils ! tu sais le reste.  
Voilà, depuis seize ans, mon désespoir profond.  
Je n'ai plus de santé, mes pauvres yeux s'en vont,  
Tu n'as pas de métier et nous avons des dettes. »

L'enfant avait rêvé gloire, sabre, épauettes,  
Un avenir doré, les honneurs les plus grands.  
A présent, il voulait gagner douze cents francs.  
Il consola sa mère, il parla comme on prie :  
« Tu sais. Nous connaissons quelqu'un à la mairie,  
Il me fera nommer; c'est un chef de bureau.  
Ah! pourvu qu'à vingt ans j'aie un bon numéro!  
Mais oui, j'ai de la chance au jeu. Ne sois pas triste.  
Puis ce n'est pas pour rien que je suis un artiste,  
Et que je sais un peu jouer du violon.  
On peut faire un métier du talent de salon.  
Je me sens un courage indomptable dans l'âme;  
Tu verras. Mais ris donc, maman. D'abord, madame,  
Je ne serai content que quand vous aurez ri. »

La pauvre heureuse mère! Un sourire attendri  
Éclaira, fugitif, sa figure chagrine.  
Puis, tendre, elle attira son fils sur sa poitrine,  
Et, le serrant bien fort, elle pleura longtemps.

Le soir, quand il fut seul, l'enfant de dix-sept ans,  
En rangeant, à côté des autres, sur leurs planches,  
Ses livres gaufrés d'or et tout dorés sur tranches,

---

A ses rêves d'hier pour toujours dit adieu.  
Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, le reste eut lieu.  
Un emploi très modeste occupa sa journée;  
Et la bonne moitié de sa nuit fut donnée  
A racler des couplets dans un café-concert;  
Car il avait raison, et, pour vivre, tout sert.  
Mais, du jour où l'enfant accepta la bataille,  
Il cessa tout à coup de grandir; et sa taille  
Resta petite ainsi que son ambition.

Quand le portier connut cette décision,  
Offensé dans ses goûts d'homme aristocratique,  
Il ne put retenir quelques mots de critique :  
« Ces gens de peu, dit-il, ont des instincts trop bas.  
Ils voudraient s'élever, mais ils ne peuvent pas.  
Ce jeune homme pourtant donnait quelque espérance,  
C'est certain. Mais, voilà! pas de persévérance.  
Et dire que jadis mon épouse estima  
Qu'il pourrait convenir un jour à notre Emma!  
Je souris quand je songe à ce projet folâtre.  
D'ailleurs nous destinons notre fille au théâtre. »

## II

Et le bon fils connut le spleen dans un bureau,  
Le long regard d'envie à travers le carreau  
Sur le libre flâneur qui se promène et fume,  
L'infecte odeur du poêle à qui l'on s'accoutume,  
Mais qui vous fait pourtant tousser tous les matins,  
Le journal commenté longuement, les festins  
De petits pains de seigle et de charcuterie,  
Le calembour stupide et dont il faut qu'on rie,  
L'entretien très vulgaire avec le sentiment  
De chacun sur les chefs et sur l'avancement,  
Le travail monotone, ennuyeux et futile,  
Le dégoût de sentir qu'on est un inutile,  
Et, pour moment unique où l'on respire enfin,  
Le lent retour, d'un pas affaibli par la faim  
Que doit mal apaiser un dîner toujours maigre.  
— En vieillissant, sa mère était devenue aigre.  
Son long chagrin, souffert avec tant de vertu,  
— Il faut bien l'avouer, — trop longtemps s'était tu :

Le cœur subit deux fois les douleurs qu'il faut taire.  
De plus elle allait mal. Enfin son caractère,  
Même à ce fils chéri, paraissait bien changé.  
Le repas était donc par lui-même abrégé;  
Il souffrait trop alors, pour lui comme pour elle,  
De la voir agiter quelque vaine querelle,  
Et toujours, le plus tôt possible, il s'en allait.  
— A cette heure, au surplus, son devoir l'appelait  
Dans le petit café-concert de la barrière,  
Où chaque soir, tenant son violon, derrière  
Un pianiste, chef d'orchestre sans bâton,  
Et non loin d'un troupier soufflant dans un piston,  
Il écoutait, distrait, et sans les trouver drôles,  
La chanteuse fardée et montrant ses épaules,  
Le baryton barbu gêné dans ses gants blancs,  
Et le pitre aux genoux rapprochés et tremblants,  
En grand faux col, faisant des grimaces atroces  
Et contant au public charmé sa nuit de noces.  
Vers minuit seulement, enfin il se levait,  
Rentré, ouvrait parfois ses livres de chevet.  
Mais, de lire n'ayant même plus l'énergie,  
Il se couchait, afin d'épargner la bougie.

Cela dura cinq ans, dix ans, quinze ans. Hélas!

Quinze fois quand revint la saison des lilas,  
Dans la rue, il put voir, par les soirs de dimanches,  
Les fillettes du peuple, en fraîches robes blanches,  
Près du trottoir où sont les pères indulgents,  
Jouer à la raquette avec les jeunes gens,  
Tandis qu'il s'éloignait, toujours seul, le timide.  
Il ne passa jamais devant la pyramide  
Des bols à punch ornant le comptoir d'un café,  
Où souvent il avait, au passage, observé  
De vieux garçons, amis des voluptés sans fièvres,  
Brassant les dominos, la pipe entre les lèvres,  
Qui s'appelaient « Mon vieux » et caressaient leur chien.  
Il enviait leur sort, car tel était le sien :  
Gagner le pain du jour et le terme au trimestre.  
Dans les commencements qu'il fut à son orchestre,  
Une chanteuse blonde et phthisique à moitié  
Sur lui laissa tomber un regard de pitié ;  
Mais il baissait les yeux quand elle entra en scène.  
Puis, peu de temps après, elle passa la Seine  
Et mourut, toute jeune, en plein quartier Bréda.  
A vrai dire, il l'avait presque aimée, et garda  
Le dégoût d'avoir vu — chose bien naturelle —  
Les acteurs embrassés et tutoyés par elle ;  
Et son métier lui fut plus pénible qu'avant.

## III

O r l'état de sa mère allait en s'aggravant.  
Une nuit vint la mort, triste comme la vie;  
Et, quand à son dernier logis il l'eut suivie,  
En grand deuil et trainant le cortège obligé  
Des collègues heureux de ce jour de congé,  
Il rentra dans sa chambre et songea, solitaire.  
Il se vit sans amis, pauvre, célibataire,  
Vieil enfant étonné d'avoir des cheveux gris;  
Il sentit que son âme et son corps avaient pris,  
Depuis vingt ans, la lente et puissante habitude  
De l'ennui, du silence et de la solitude;  
Qu'il n'avait prononcé qu'un mot d'amour : « Maman, »  
Et qu'il n'espérait plus que son simple roman  
Pût s'augmenter jamais d'un plus tendre chapitre.  
— Le jour à son bureau, le soir à son pupitre,  
Il revint donc s'asseoir, résigné, mais vaincu;  
Et, libre, il vit ainsi qu'esclave il a vécu.

Même dans la maison qu'il habite, personne  
Ne songe qu'il existe, et, la nuit, quand il sonne,  
Le vieux portier — il a soixante-dix-sept ans  
Et perd la notion des choses et du temps —  
Se réveille, maussade, et murmure en son antre :  
« C'est le petit garçon du cinquième qui rentre. »





## PETITS BOURGEOIS

**J**e n'ai jamais compris l'ambition. Je pense  
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,  
Et le modeste sort dont je suis envieux,  
Si je travaille bien et si je deviens vieux,  
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,  
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,  
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,  
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.

Oui, cette vie intime est digne du poète.  
Voyez : le toit pointu porte une girouette,  
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis  
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.  
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse,  
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,  
Au soleil de midi, dort couché sur le flanc.  
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,  
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,  
Marche dans le sentier principal et s'approche  
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon  
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.  
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote ;  
Auprès d'elle, le chat joue avec la pelote.  
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,  
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.  
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,  
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,  
Même quelques détails vaguement aperçus :  
Une pendule avec Napoléon dessus  
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.  
Mais ne souriez pas. Car on doit être à l'aise,  
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,  
Dans ce logis de sage observé du chemin.

Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,  
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie  
Tout est patriarcal et traditionnel.  
Ils mettent de côté la bûche de Noël,  
Ils songent à l'avance aux lessives futures  
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.  
Ils boivent du cassis, innocente liqueur !  
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.  
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires  
Le premier jour de l'an et les anniversaires,  
D'observer le Carême et de tirer les Rois,  
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,  
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,  
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse ?  
— Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,  
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi  
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —  
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;  
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,  
Et, bien que les après-midi soient étouffants,  
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.  
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,  
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,  
Et la lune se lève au moment du café.

Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,  
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,  
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,  
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,  
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,  
Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait  
Avec la jouissance exquise du projet.





## EN PROVINCE

*A ma sœur madame Sophie Lafaye.*

### I

**L**a petite maison à mine sépulcrale,  
Noire et basse, en plein nord, près de la cathédrale,  
Quand j'avais visité la ville, m'avait plu  
Par son air clérical, discret et vermoulu.  
L'espalier de la porte avec ses quelques roses  
Qui, pâles, se mouraient le long des murs moroses,  
Le pignon au vieux toit de tuile surplombant  
Les trois degrés du seuil, le trottoir et le banc

Placé là tout exprès pour que le pauvre y dorme,  
L'ombre que sur le tout jetait l'église énorme,  
La rue où le gazon verdissait les pavés,  
Ces détails, plus complets qu'on ne les eût rêvés,  
Me prouvaient qu'il fallait en effet que je vinsse  
Pour voir cette maison dans ce coin de province.

Causant de ce logis à des voisins, j'appris  
Qu'il était habité, moyennant un bas prix  
Et depuis fort longtemps, par une vieille fille  
Extrêmement dévote et d'ancienne famille.  
Or, étant un flâneur, et passant très souvent  
Devant cette maison au parfum de couvent,  
— N'allez pas croire au moins qu'à dessein je le fisse, —  
Vers midi, c'est-à-dire une heure après l'office,  
Tous les jours, excepté les dimanches, je vis,  
A cet angle que fait la place du parvis  
Avec la vieille rue en question, paraître  
Et venir lentement un grand et maigre prêtre,  
En tricorne, portant son gros livre à fermoir,  
Proprement recouvert d'un morceau de drap noir.  
Il s'approchait, pensif, de la vieille mesure,  
Mais avec l'air tranquille et la démarche sûre  
Qu'on a lorsqu'on se livre à des soins réguliers.

Il s'arrêtait au seuil, grattait ses lourds souliers,  
Frappait un petit coup qu'on entendait à peine,  
Et, vif, dès que la gâche avait jailli du pêne,  
Entrait et refermait doucement après lui.  
J'étais seul en province et m'ennuyais. L'ennui  
Rend maussade et vous fait céder aux injustices ;  
Et voici que déjà, sur ces faibles indices,  
J'avais un roman noir et bête tout trouvé :  
Une dévote avare, un testament couvé,  
Des parents sur la paille, enfin toutes les suites  
D'une menée affreuse et sourde de jésuites.  
On devient quelquefois un voltairien fieffé  
Pour un rien, pour avoir lu le *Siècle* au café ;  
Et, comme il est toujours pénible de se taire  
Quand on pense tenir la moitié d'un mystère,  
Je m'informai. — Ce fut bien fait pour moi, vraiment,  
Qui rêvais d'appeler un juste châtiment  
Sur quelque tortueuse et sombre stratégie ;  
Car on ne me conta qu'une simple élégie  
Dont il me fallut être ému, bon gré mal gré.

## II

**A**u retour des Bourbons, un vieux noble émigré  
Vint, ainsi que le fait un homme qui s'installe,  
Louer cette maison dans sa ville natale.  
Raillieur et n'ayant plus les antiques respects,  
Il ne s'était enfui que lorsque les suspects  
Furent enfin inscrits sur la fameuse liste.  
Car il était resté très ardent royaliste  
Et partisan fougueux des orgueils du vieux temps.  
Quand il revint avec une enfant de huit ans,  
La fille de son fils, hélas ! une orpheline,  
Ce fut triste. — Il était sans laquais ni berline,  
Seul, à pied et portant ce fardeau sur les bras.  
Mais, sceptique, il avait prévu les rois ingrats,  
Et, déceimment râpé, sans misère apparente,  
Il vécut, dans un coin, d'une petite rente,  
Écrivant, par loisir, un traité de blason.  
Il avait justement choisi cette maison,

---

Parce que, d'un côté, triste, inhospitalière,  
Avec ses murs verdis et son toit noir de lierre,  
Elle convenait fort à son âpre dédain,  
Et qu'elle avait, derrière, un carré de jardin  
Où, sous un frêle arceau de jaunes capucines,  
Dérobee aux regards des fenêtres voisines,  
L'enfant pouvait jouer au soleil, dans les fleurs.

Comme il n'espérait pas revoir des jours meilleurs ;  
Que son nom, nom fameux, vieux comme la bannière  
De saint Denis, c'était cette enfant, la dernière,  
Qui devait, fille pauvre et sans dot, le porter ;  
Qu'une mésalliance était à redouter ;  
Pour elle cet athée avait rêvé le cloître.  
Aussi souriait-il, plus calme, en sentant croître  
Dans ce cœur virginal le lys pur de la foi.  
D'autre part, il aimait son fauteuil, son chez soi,  
Trouvait l'office long et l'église glacée ;  
Et l'unique servante était bien trop pressée  
Pour conduire l'enfant pieuse qui voulut  
Bientôt entendre messe, et vêpres, et salut.  
— A cette époque-là, venait chez ce vieux noble  
Qui possédait encor quelques champs, un vignoble  
Près d'une métairie, à l'ombre des pommiers,

Un garçon de seize ans, le fils de ses fermiers,  
Qui, jugé trop chétif pour la vie ordinaire  
De la campagne, était élève au séminaire.  
Un beau jour, ce petit paysan fut chargé  
Par l'aïeul, le dimanche étant jour de congé,  
De se rendre à l'église avec la demoiselle  
Et de la ramener après cela chez elle.  
On l'en récompensait par sa place aux repas  
Et par l'accueil. C'était tout simple, n'est-ce pas ?  
Cet humble protégé, collégien rustique,  
Pouvait, à la rigueur, servir de domestique,  
Bien que, pour être prêtre, il apprît le latin.  
— Depuis lors, les enfants, le dimanche matin,  
Côte à côte, et prenant toujours la même place  
Sous le vitrail en feu de la grande rosace,  
S'asseyaient dans la nef profonde et priaient Dieu.  
La petite fillette était vouée au bleu,  
Toilette qui sied bien aux couleurs enfantines,  
Et tous ses vêtements, chapeau, robe et bottines,  
Comme son âme, étaient de la couleur du ciel.  
Quant au pauvre garçon, le noir officiel  
Et les habits de drap, à coupe droite et triste,  
Pouvaient lui donner l'air un peu séminariste ;  
Mais, chez les bonnes gens qui prenaient le chemin.

De l'église et voyaient, se tenant par la main,  
Passer les deux enfants avec leurs eucologes,  
C'étaient des hochements de tête et des éloges  
De leurs regards brillants de douce piété.  
Seulement ils étaient d'une timidité  
Extrême et rougissaient beaucoup quand, sur leur route,  
Un passant, étranger à la ville sans doute,  
Parlait d'eux, les prenant pour le frère et la sœur.  
L'un et l'autre, ils goûtaient vaguement la douceur  
Pénétrante que donne à l'habitude prise  
La province, où la vie est monotone et grise.  
Pour la triste orpheline et l'écolier captif,  
Chaque dimanche était un moment fugitif  
Fait de calme harmonie et de parfums de fête,  
Où, vibrantes de foi candide et satisfaite,  
Leurs deux voix se mêlaient dans tout ce qu'il y a  
D'allégresse à chanter les blancs *Alleluia*.  
Ils se sentaient égaux devant Dieu. La prière  
Entre eux avait détruit à jamais la barrière  
Qui, pour la loi du monde, encor les séparait;  
Et leurs deux cœurs s'étaient réunis en secret  
Par un de ces liens qui toujours se resserrent.

## III

**N**aïfs, ils grandissaient, et cinq ans se passèrent  
Sans que rien fût changé du train habituel.  
Tout en or, tout en noir, selon le rituel,  
Et lançant vers le ciel son chant mélancolique  
Ou son cri triomphal, la pompe catholique,  
Seule, pendant cinq ans, charma leurs cœurs nouveaux.  
Les marguilliers, les gens d'église, les dévots  
Qui font la révérence à toutes les chapelles,  
Chérissaient comme leurs ces deux enfants modèles  
Qui jouissaient près d'eux, sans se le définir,  
Du bonheur de se voir et de se réunir.  
Car si chez eux encor les doux rêves mystiques,  
Qui s'exaltent parmi l'encens et les cantiques,  
Avaient retardé l'heure où le désir naissant  
De l'enfant étonné fait un adolescent,  
Déjà leur âme était inquiète et subtile.  
Ce qu'ils eussent jadis trouvé simple ou futile

Les laissait à présent très souvent timorés.  
Ils se troublaient. Un jour, ils étaient demeurés,  
Lui, la rougeur au front, elle, tout interdite,  
En effleurant leurs doigts humides d'eau bénite,  
De s'être dit tous deux à la fois : « Prenez-en. »  
Elle avait oublié qu'il était paysan,  
Il avait oublié qu'elle était demoiselle,  
Mais, bien qu'il redoublât d'humbles soins et de zèle,  
Il ne lui donnait plus la main comme autrefois,  
Quand il la conduisait à l'église, et sa voix  
Tremblait en lui parlant de choses très vulgaires.

## IV

**U**n dimanche matin, — il ne s'attendait guères  
Que son destin allait dater de ce jour-là, —  
Ainsi qu'il en avait l'habitude, il alla  
Chercher la jeune fille à l'heure accoutumée.  
La porte, qu'il trouvait d'ordinaire fermée,  
Malgré le froid d'hiver, s'ouvrait sinistrement.  
Inquiet, il crut voir comme un pressentiment

Dans ce logis béant au vent noir de décembre,  
Et, songeant à l'aïeul, monta jusqu'à sa chambre,  
Mais pour s'arrêter court sur le seuil, en tremblant  
Car il vit le vieillard, pâle sur le lit blanc,  
Râlant, les yeux grandis par les suprêmes fièvres,  
Et qui disait, serrant cruellement les lèvres,  
A sa fille courbée et pleurant sur sa main :

« Plus de larmes. Je sens que je mourrai demain  
Or, c'est chez nous l'usage ordinaire, ma fille,  
Que, s'il meurt dans son lit, le chef de la famille  
Du plus proche héritier exige le serment  
De maintenir le nom toujours plus fièrement.  
Je te crois forte assez pour subir ces épreuves;  
Car celles de ton sang, du jour qu'elles sont veuves  
De quelque batailleur mis à mal n'importe où,  
Prennent sa lourde épée et la pendent au clou  
Et n'ont plus d'autre croix pour dire leur prière.  
Pour toi, tu restes fille, enfant, et la dernière  
De la race. Eh bien donc, sois-en digne et promets  
De garder le vieux nom vierge et pur à jamais.  
Si tu ne prends l'habit, point de mésalliance;  
Et fais-en le serment, pour qu'avec confiance  
Je puisse me coucher dans la paix du cercueil. »

Alors la jeune fille, entendant sur le seuil  
Un faible bruit, tourna ses regards en arrière  
Et vit là son petit compagnon de prière  
Qui, sans savoir pourquoi, mais désolé, pleurait.

C'était un sentiment bien vague, bien secret,  
Bien indécis, exempt de toute ardeur qui tente,  
Fait d'amitié craintive et de langueur latente,  
Qu'ils avaient jusque-là l'un pour l'autre éprouvé.  
Leur timide désir n'avait jamais rêvé  
Plus loin que le bonheur de prier côte à côte,  
Par un jour de soleil comme à la Pentecôte,  
Sous le même rayon, devant le même autel.  
Mais l'accent du vieillard moribond était tel  
Qu'ils comprirent soudain que, pour toute leur vie,  
L'espérance de vivre ensemble était ravie.

« Eh bien, petite ? » fit le vieillard irrité.

« J'obéirai, » dit-elle avec simplicité  
Et comme promettant une chose ordinaire.

## V

Tout était dit. — Après cinq ans de séminaire,  
Le jeune écolier fut tour à tour tonsuré,  
Ordonné prêtre, puis enfin nommé curé  
D'un village lointain choisi sur sa demande.  
Il semblait avoir mis une hâte très grande  
A prononcer lui-même un éternel serment.  
— Ce n'est que devenu vieux, assez récemment,  
Qu'ayant réalisé son petit patrimoine,  
Il s'est laissé nommer, dans sa ville, chanoine.  
Là, depuis son retour, vite le bon abbé  
Dans l'ancienne habitude est de nouveau tombé  
Et d'un logis bien cher a retrouvé la route.  
Certes, quand il y vient lentement, il se doute  
Qu'on entend de très loin son pas sur le pavé  
Et que, près du rideau faiblement soulevé,

Un regard amical le voit venir et guette.  
Mais il n'a pas encore osé lever la tête  
Depuis quatre ans qu'il fait tous les jours ce chemin;  
Et quand il est entré, son missel à la main,  
Dans le salon étroit et suranné de celle  
A qui, par vieil usage, il dit « la demoiselle, »  
Toutes les fois, il feint de croire à l'air surpris  
Qu'à son aspect, soudain, la douce fille a pris,  
Et qui la trouble au point que sa voix en hésite  
Dans son remerciement de la bonne visite.  
En deuil, ayant gardé ses beaux yeux clairs et doux,  
Et délicatement flattant, sur ses genoux,  
Le pelage soyeux de sa chatte endormie,  
Telle, chaque matin, il voit sa vieille amie  
Devant laquelle il reste une grande heure assis,  
Lui faisant, d'un ton bas, quelques simples récits,  
Sans que jamais en eux un geste, un rien dénote  
Plus qu'une affection de vieux prêtre à dévoté;  
Et lorsque du sujet honnête et puénil  
L'entretien a suivi tout doucement le fil,  
Sans un mot qui s'émeut, sans cordiale étreinte,  
Comme si la mémoire en eux était éteinte  
Du sacrifice fait jadis à leur devoir,  
Ils échangent enfin un très faible : « Au revoir. »

— Pourtant il faut qu'il lutte et qu'elle se contienne,  
Car, même redoutant l'effusion chrétienne  
Dù l'on doit se nommer un instant frère et sœur,  
Elle n'a jamais pris l'abbé pour confesseur.





## ÉMIGRANTS

**I**l fait nuit. — Et la voûte est ténébreuse où monte,  
Par la sonorité du bâtiment de fonte,  
Le jet de vapeur blanche au sifflement d'enfer,  
Hennissement affreux du lourd cheval de fer  
Qui vient à reculons et lui-même s'attelle,  
Avec un bruit strident d'enclume qu'on martèle,  
Au long train des wagons béants le long du quai  
Attirés par ce bruit de fer entre-choqué,

De pâles voyageurs, aux figures chagrines,  
Regardent, en collant leurs fronts las aux vitrines,  
Les machines qui vont les entraîner si loin,  
Chacun d'eux, sans le dire à l'autre, dans son coin,  
Se sentant envahir par l'effroi taciturne  
Qui nous prend au début d'un voyage nocturne.  
— Un départ est toujours triste; mais ce départ  
Semble vraiment empreint d'une tristesse à part.  
D'abord, c'est un convoi de pauvres. Règle austère :  
Qu'il s'en aille en voyage ou qu'il s'en aille en terre,  
Vivant ou mort, le pauvre a sa voiture à lui.  
Et puis, ceux-là qui vont habiter aujourd'hui,  
Pendant toute une veille, en ces sombres voitures,  
Qui devront endurer, tremblantes créatures,  
Le froid de l'insomnie et le froid de l'hiver,  
Et que l'on jettera demain, près de la mer,  
Devant les paquebots couverts de voiles blanches,  
Dont ils devront franchir le passage de planches  
Pour retrouver encor la nuit des entreponts;  
Ces paysans, honteux de passer vagabonds  
Et que soutient à peine un espoir chimérique,  
Ce sont des émigrants qui vont en Amérique.

Voilà de bien longs jours déjà qu'ils sont partis :

Le père tout chargé de paquets et d'outils ;  
La mère avec l'enfant qui pend à la mamelle  
Et quelque autre marmot qui traîne la semelle  
Et la suit, fatigué, s'accrochant aux jupons ;  
Le fils avec le sac au pain et les jambons,  
Et la fille emportant sur son dos la vaisselle.  
Heureux ceux qui n'ont pas quelque vieux qui chancelle  
Et qui gronde et qu'on a, s'effarant, après soi !  
Pourquoi donc partent-ils, ces braves gens ? Pourquoi  
S'en vont-ils par l'Europe et vers le Nouveau Monde,  
Étonnés de montrer leur douce pâleur blonde  
Et la calme candeur de leurs tristes yeux bleus  
Sur les chemins de fer bruyants et populeux ?  
C'est que parfois la vie est inhospitalière.  
Longtemps leur pauvreté naïve, pure et fière,  
En plein champ, près du pot de grès et du pain bis,  
A lutté, n'arrachant que de maigres épis  
A la terre trop vieille et devenue avare.  
Car il leur fut ingrat, implacable et barbare,  
Ce vieux sol paternel, ce sol religieux,  
Où parfois, comme un don laissé par les aïeux,  
Leur pioche déterrait un peu d'or ou des armes,  
Et que leur front baignait de sueurs et de larmes.  
Tristes et patients, longtemps ils ont lutté

Contre son inertie et sa stérilité,  
Mais vainement. Alors, la vie étant trop chère  
Pour qu'ils pussent laisser, une année, en jachère  
Ce sol qui refusait toujours de les nourrir,  
Ils ont vu qu'il fallait s'en aller ou mourir;  
Et tous, pleins du regret des récoltes futures,  
Ils sont partis vers les lointaines aventures.

Oh! comme je les plains, les humbles, les petits,  
Tous ceux-là qui sont nés et qui vivent blottis  
Timidement autour d'un clocher de village;  
Ceux que retient, bien mieux que l'ancien vasselage  
Et que tous les vieux jugs du monde féodal,  
L'étroit et tendre amour de leur pays natal;  
Ceux-là que le galop d'un voyageur étonne,  
Qui sentent que le vrai bonheur est monotone  
Et qui ne veulent pas d'autre sort que le sort  
De leurs pères, de qui la naissance et la mort  
S'inscrivaient — c'était tout — aux marges d'une Bible.  
Quand il leur faut quitter la mesure paisible,  
Le foyer près duquel leur enfance a rêvé  
Et le champ que leurs bras virils ont cultivé;  
Quand ils s'en vont, tirant ou poussant la charrette,  
Et jetant un regard suprême et qui regrette

A mille objets qui sont pour eux de vieux amis :  
Au pâturage avec les grands bœufs endormis,  
Au vieux pont, à l'auberge en face de l'église,  
A l'enseigne où le grand Frédéric prend sa prise,  
Au lavoir plein du bruit des linges que l'on bat,  
Oh ! qu'il doit se livrer un lugubre combat  
Dans leurs âmes déjà se sentant orphelines,  
Tandis qu'ils voient grandir ces lointaines collines  
Où naguère pour eux le monde finissait,  
Et qu'ils songent avec amertume que c'est  
La terre maternelle et dont vécut leur race,  
La terre qui devient marâtre et qui les chasse !

Encor si l'avenir était riant pour eux,  
Et s'ils étaient certains d'un lendemain heureux !  
Mais ils n'ont presque pas d'espoir qui les soutienne.  
L'Amérique n'est plus cette jeune Indienne  
Souriante en son île au milieu des roseaux  
Et couronnant son front de plumages d'oiseaux,  
Telle qu'ils l'ont rêvée autrefois, à l'école.  
Pour eux, durs ouvriers du labeur agricole,  
Ce qu'ils comptent trouver là-bas, c'est seulement  
La forêt monstrueuse au noir tressaillement,  
Où, rampant et glissant, la hideuse famille

De la nature vierge et féroce fourmille ;  
C'est la bataille avec la hache, avec le pic,  
Contre les troncs nouveaux et les rochers à pic ;  
C'est le miasme lourd du terrain noir et riche  
Qu'en grelottant de fièvre, avec rage, on défriche ;  
Les grands feux dans les bois et les nuits sans repos  
Où l'on voit scintiller, autour de ses troupeaux,  
Dans l'ombre, les yeux d'or des jaguars et des onces ;  
C'est la bêche tranchant les serpents et les ronces ;  
— Enfin, comme un bonheur qu'on n'ose pas prévoir,  
Et si Dieu plus clément daigne un jour s'émouvoir  
Des cantiques chantés en chœur sous les étoiles,  
C'est, après le sommeil frileux entre deux toiles  
Et les maigres soupers de lard et de biscuits,  
La famille restée encore entière, et puis -  
De gais et longs repas, par les soirs de dimanches,  
Devant une moisson, près d'un logis de planches.

Pour l'instant, du trop long voyage tout meurtris,  
Dans cette gare, en haut d'un faubourg de Paris,  
Ils attendent, muets du regret qui les navre,  
Le convoi qui les doit jeter aux quais du Havre.  
Comme on n'a pas pour eux allumé de quinquets,  
On croit qu'ils dorment tous, penchés sur leurs paquets,

Dans la salle aux longs bancs, sombre comme une geôle,  
Mais l'époux qui soutient, lasse, sur son épaule,  
Une tête de femme où sont clos de doux yeux,  
Promène autour de lui des regards anxieux ;  
Mais la mère est en proie aux présages funèbres,  
Qui cache sous ses mains jointes, dans les ténèbres,  
Des fronts d'enfants serrés contre elle avec terreur ;  
Mais il pâlit, ce jeune et triste laboureur,  
Qui sent, en la serrant sous la sienne pressée,  
Frissonner une main douce de fiancée !  
— Sinon pour soi, du moins pour l'être faible et cher,  
Chacun songe au pays dans cette nuit d'hiver,  
Et, jugeant que la salle est très mal éclairée,  
Essuie, en se cachant, une larme ignorée.





## UNE FEMME SEULE

Dans le salon bourgeois où je l'ai rencontrée,  
Ses yeux doux et craintifs, son front d'ange proscrit,  
M'attirèrent d'abord vers elle, et l'on m'apprit  
Que d'un mari brutal elle était séparée.

Elle venait encor chez ces anciens amis,  
Dont la maison avait vu grandir son enfance  
Et qui, malgré le bruit dont le monde s'offense,  
Au préjugé cruel ne s'étaient point soumis.

---

Mais elle savait bien, résignée et très douce,  
Qu'on ne la recevait qu'en petit comité,  
Et s'attendait toujours, dans sa tranquillité,  
Au mot qui congédie, à l'accueil qui repousse.

Donc, les soirs sans diner ni bal au piano,  
Elle venait broder près de l'âtre, en famille,  
Et c'est là que, devant son air de jeune fille,  
Je m'étonnai de voir à son doigt un anneau.

Stoïque, elle acceptait son étrange veuvage,  
Sans arrière-pensée et très naïvement ;  
Pour prouver qu'elle était fidèle à son serment,  
Sa main avait gardé le signe d'esclavage.

Elle était pâle et brune, elle avait vingt-cinq ans ;  
Le sang veinait de bleu ses mains longues et fières,  
Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières  
Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Ni bijou, ni ruban. Nulle marque de joie.  
Jamais la moindre fleur dans le bandeau châtain ;  
Et le petit col blanc, étroit et puritain,  
Tranchait seul sur le deuil de la robe de soie.

Brodant très lentement et d'un geste assoupli  
Et ne se doutant pas que l'ombre transfigure,  
Sa place dans la chambre était la plus obscure ;  
Elle parlait à peine et désirait l'oubli.

Mais, à la question banale qu'on adresse,  
Quand elle répondait quelques mots en passant,  
Cela faisait du mal d'entendre cet accent  
Brisé par la douleur et fait pour la tendresse,

Cette voix lente et pure, et lasse de prier,  
Qu'interrompait jadis la forte voix d'un maître  
Et qu'une insulte, hélas ! un bras levé peut-être,  
De honte et de terreur, un jour, firent crier.

Quand un petit enfant présentait à la ronde  
Son front à nos baisers, oh ! comme lentement,  
Mélancoliquement et douloureusement,  
Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde !

Mais aussitôt après ce trop cruel plaisir,  
Comme elle reprenait son travail au plus vite !  
Et sur ses traits alors quelle rougeur subite,  
En songeant au regret qu'on avait pu saisir !

---

Car je m'apercevais, quoiqu'on fût bon pour elle,  
Qu'on la plaignait d'avoir fait un si mauvais choix,  
Que ce monde aux instincts timorés et bourgeois  
Conservait une crainte, après tout naturelle.

J'avais bien remarqué que son humble regard  
Tremblait d'être heurté par un regard qui brille,  
Qu'elle n'allait jamais près d'une jeune fille  
Et ne levait les yeux que devant un vieillard.

— Jeune homme qui pourrais aimer la pauvre femme  
Et qui la trouveras quelque jour sur tes pas,  
Ne la regarde pas et ne lui parle pas.  
Ne te fais pas aimer, car ce serait infâme !

Va, je connais l'adresse et les subtilités  
Du sophisme, aussi bien que tu peux les connaître.  
Je sais que son œil brûle et que sa voix pénètre,  
Et quel sang bondira dans vos cœurs révoltés.

Je sais qu'elle succombe et qu'elle est sans défense,  
Qu'elle meurtrit son sein devant le crucifix,  
Qu'elle t'adorerait comme un dieu, comme un fils ;  
Je sais que ta victoire est certaine d'avance.

Oui, pour toi je suis sûr qu'elle sacrifierait  
Son unique trésor, l'honneur pur et fidèle,  
Et que tu voudrais vivre et mourir auprès d'elle.  
— C'est bien. Mais je suis sûr aussi qu'elle en mourrait.





## SIMPLE AMBITION

Être un modeste croque-notes  
Donnant des leçons de hasard,  
Qui court Paris en grosses bottes,  
Mais qui comprend Gluck et Mozart;

À voir quelque part un vieux maître;  
Aimer sa fille; et, chaque soir,  
Brosser son vieil habit et mettre  
Du linge pour aller les voir;

Ils logent loin ! faire une lieue  
En chantonnant quelques vieux airs,  
L'été, sous la douce nuit bleue  
Et par les bons quartiers déserts ;

Aimer d'un amour très honnête ;  
Avoir peur, en portant la main  
A certain cordon de sonnette  
Dont on sait pourtant le chemin...

« Ah ! monsieur Paul !... — Mademoiselle !  
— Mon père vous attend. Voyez :  
Voici votre violoncelle,  
Son violon et les cahiers. »

Demander comment va le maître,  
Qui survient simple et cordial ;  
Oh ! le bon moment ! — La fenêtre  
S'ouvre sur le ciel nuptial ;

Les brises déjà rafraîchies  
Entrent avec des papillons  
Bien vite brûlés aux bougies  
Qui jettent de faibles rayons.

---

Le concert commence. Elle écoute,  
Blonde, accoudée et tout en blanc,  
Et son cœur frissonne sans doute  
Avec l'allegretto tremblant.

Puis, c'est le menuet, l'andante,  
Tout le beau poème du bruit,  
Toute la symphonie ardente.  
Et le temps passe. Il est minuit.

« Sauvez-vous. C'est une heure indue  
Pour vous qui logez tout là-bas;  
Et cette banlieue est perdue.  
Vous viendrez demain, n'est-ce pas? »

Mais avant de partir, encore  
Un peu de musique; pas trop...  
Pendant que Julie élabore  
Trois humbles verres de sirop.





## DANS LA RUE

*A Jules Bonnassies.*

Les deux petites sont en deuil ;  
Et la plus grande — c'est la mère —  
A conduit l'autre jusqu'au seuil  
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,  
Les tartines de confiture  
Et jette un coup d'œil au dernier  
Devoir du cahier d'écriture.

---

Puis comme c'est un matin froid  
Où l'eau gèle dans la rigole,  
Et comme il faut que l'enfant soit  
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir  
Dont la petite s'emmitoufle,  
L'ainée alors tire un mouchoir,  
Lui prend le nez et lui dit : « Souffle. »





## LA SŒUR NOVICE

Lorsque tout douloureux regret fut mŕrt en elle  
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir dŕcevant,  
Rŕsignŕe, elle alla chercher dans un couvent  
Le calme qui prŕpare ŕ la vie ŕternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,  
Et pŕle, elle venait se promener souvent  
Dans le jardin sans fleurs, bien abritŕ du vent,  
Avec ses plants de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,  
Une fleur exhalant un souvenir mondain,  
Qui poussait là malgré la sainte obédience ;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,  
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,  
Mourut comme s'éteint l'âme d'un encensoir.





## LA FAMILLE DU MENUISIER

**L**e marchand de cercueils vient de trousser ses manches  
Et rabote en sifflant, les pieds dans les copeaux.  
L'année est bonne; il n'a pas le moindre repos  
Et même il ne boit plus son gain tous les dimanches.

Tout en jouant parmi les longues bières blanches,  
Ses enfants, deux blondins tout roses et dispos,  
Quand passe un corbillard, lui tirent leurs chapeaux  
Et bénissent la mort qui fait vendre des planches.

---

La mère, supputant de combien s'accroitra  
Son épargne, s'il vient un nouveau choléra,  
Tricote, en souriant, au seuil de la boutique ;

Et ce groupe joyeux, dans l'or d'un soir d'été,  
Offre un tableau de paix naïve et domestique,  
De bien-être honorable et de bonne santé.





## LE MUSÉE DE MARINE

**A**u Louvre, je vais voir ces délicats modèles  
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port,  
Je connais l'armement des vaisseaux de haut-bord  
Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses bagatelles,  
Le carré d'Océan qui lui sert de support,  
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,  
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.

---

Je suis un loup de mer et sais apprécier  
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier :  
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège

M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts,  
Et, forçat de Paris dès longtemps pris au piège,  
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.





## JOUJOUX D'ALLEMAGNE

L'autre soir, je voyais la petite Marie  
Rester, près de la lampe, en extase et sans voix ;  
Car elle avait tiré de son coffre de bois  
Ce jouet d'Allemagne appelé bergerie.

Les moutons étaient gros comme la métairie,  
Qui, certes, n'aurait pu loger les villageois ;  
Les arbres sur leurs pieds naïfs étaient tout droits,  
Et le vieux tapis vert jouait mal la prairie.

---

Et moi, plus que l'enfant, je me suis amusé,  
Et puisque le voyage, hélas! m'est refusé,  
Une heure j'ai joui d'un mirage illusoire.

L'odeur de ces joujoux, mal taillés et mal peints,  
M'a permis de courir tes déserts de sapins,  
Et j'ai connu ton ombre immense, ô forêt Noire!





ÉCRIT  
PENDANT LE SIÈGE

—

Paris, 1870





## LETTRE

D'UN

## MOBILE BRETON

**M**aman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,  
Ce soir, en attendant que le couvre-feu sonne,  
Je mets la plume en main pour vous dire comment  
Je pense tous les jours à vous très tendrement,  
Très tristement aussi, malgré toute espérance ;  
Car, bien qu'ayant juré de mourir pour la France  
Et certain d'accomplir jusqu'au bout mon devoir,  
Je ne puis pas songer au pays sans revoir

La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,  
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,  
La soupière de choux qui fume et qui sent bon,  
Entre les vastes plats de noix et de jambon,  
La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,  
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,  
Et papa qui, pensant que je manque au souper,  
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.  
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.  
— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre  
Avec Monsieur le Comte et tous ceux de chez nous.  
Je vous écris ceci, mon sac sur les genoux,  
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.  
Bicêtre est une sombre et forte citadelle,  
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,  
Dorment dans le caban auprès de leurs canons,  
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.  
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade  
Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau,  
Car Saint-Servan n'est pas bien loin de Saint-Malo,  
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.  
Mon bataillon était de la dernière affaire,  
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,  
Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.

Il avait un éclat de bombe dans la cuisse.  
Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse  
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait ;  
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.  
On nous a portés tous à l'ordre de l'armée.  
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée  
Et j'ai marché toujours en avant, sans rien voir.  
Enfin on a sonné la retraite, et, le soir,  
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche  
Et qui de compliments paraît être assez chiche,  
Nous a dit : « Nom de nom ! mes enfants, c'est très bien ! »  
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,  
Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,  
Nous avons tous crié : « Vive la République ! »  
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas ? —  
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas  
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane  
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,  
Marche à côté de nous droit au-devant du feu  
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu ;  
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse  
De bien montrer comment on meurt, après la messe.  
— Nous avons traversé Paris. Il m'a fait peur.  
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,

Sombre et lisant tout haut des journaux dans les rues.  
Huit jours les habitants logèrent les recrues.  
Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,  
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.  
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise  
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,  
Confus de l'embarras où nous les avions mis.  
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;  
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes  
Et couvraient, les démons ! de leurs joyeux vacarmes  
Le bruit que nous faisons avec nos gros souliers.  
Bref, nous sommes partis bien réconciliés  
Et, les jours de congé, nous leur faisons visite.  
— Allons ! il faut finir cette lettre au plus vite,  
Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés.  
Je ne sais pas encor si vous la recevrez,  
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école :  
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,  
Me voilà caporal avec un beau galon,  
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.  
Maintenant, au revoir, chers parents, je l'espère.  
Si je ne reviens pas, ô ma mère et mon père,  
Songez que votre fils est mort en défenseur  
De notre pauvre France ; et toi, mignonne sœur,

Quand tu rencontreras Yvonne à la fontaine,  
Dis-lui bien que je l'aime et qu'elle soit certaine  
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,  
Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.  
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence  
Que j'ai peur du grand gars qui lui parle à la danse;  
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis  
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.  
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse suprême,  
Et je signe, en pleurant, « votre enfant qui vous aime. »

Paris, octobre 1870.





## EN FACTION

**S**ur le rempart, portant mon lourd fusil de guerre,  
Je vous revois, pays que j'explorais naguère,  
Montrouge, Gentilly, vieux hameaux oubliés  
Qui cachez vos toits bruns parmi les peupliers.  
Je respire, surpris, sombre ruisseau de Bièvre,  
Ta forte odeur de cuir et tes miasmes de fièvre.

Je vous suis du regard, pauvres coteaux pelés,  
Tels encor que jadis je vous ai contemplés,  
Et, dans ce ciel connu, mon souvenir s'étonne  
De retrouver les tons exquis d'un soir d'automne;  
Et mes yeux sont mouillés des larmes de l'adieu.  
Car mon rêve a souvent erré dans ce milieu  
Que va bouleverser la dure loi du siège.  
Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de mon piège;  
Triste captif, ayant Paris pour ma prison,  
Longtemps ce fut ici pour moi tout l'horizon;  
Ici j'ai pris l'amour des couchants verts et roses;  
Penché dès le matin sur des papiers moroses,  
Dans une chambre où ma fantaisie étouffait,  
C'est ici que souvent, le soir, j'ai satisfait,  
A cette heure où la nuit monte au ciel et le gagne,  
Mon désir de lointain, d'air libre et de campagne.  
Me reprochera-t-on, dans cet affreux moment,  
Un regret pour ce coin misérable et charmant?  
Car il va disparaître à tout jamais. Sans doute,  
Les boulets vont couper les arbres de la route;  
Et l'humble cabaret où je me suis assis,  
Incendié déjà, fume au pied du glacis;  
Dans ce champ dépouillé, morne comme une tombe,  
Il croule, abandonné. Regardez. Une bombe

A crevé ces vieux murs qui gênaient pour le tir ;  
Et, tels que mon regret qui ne veut point partir,  
Se brûlant au vieux toit, quelques pigeons fidèles  
L'entourent, en criant, de leurs battements d'ailes.

Octobre 1870.





## LE CHIEN PERDU

Quand on rentre, le soir, par la cité déserte,  
Regardant sur la boue humide, grasse et verte,  
Les longs sillons du gaz tous les jours moins nombreux,  
Souvent un chien perdu, tout crotté, morne, affreux,  
Un vrai chien de faubourg, que son trop pauvre maître  
Chassa d'un coup de pied en le pleurant peut-être,  
Attache à vos talons obstinément son nez  
Et vous lance un regard si vous vous retournez.

Quel regard ! long, craintif, tout chargé de caresse,  
Touchant comme un regard de pauvre ou de maîtresse,  
Mais sans espoir pourtant, avec cet air douteux  
De femme dédaignée et de pauvre honteux.  
Si vous vous arrêtez, il s'arrête, et, timide,  
Agite faiblement sa queue au poil humide.  
Sachant bien que son sort en vous est débattu,  
Il semble dire : — Allons, emmène-moi, veux-tu ?  
On est ému, pourtant on manque de courage ;  
On est pauvre soi-même, on a peur de la rage,  
Enfin, mauvais, on fait la mine de lever  
Sa canne, on dit au chien : « Veux-tu bien te sauver ! »  
Et, tout penaud, il va faire son offre à d'autres.

La sinistre rencontre ! et quels temps sont les nôtres  
Et quel mal nous ont fait ces féroces Prussiens,  
Que les plus pauvres gens abandonnent leurs chiens  
Et que, distrait du deuil public, il faille encore  
Plaindre ces animaux dont le regard implore !

Octobre 1870.





## A L'AMBULANCE

**D**u couvent troublant le silence,  
Arrive, avec son bruit pressé,  
Une voiture d'ambulance.  
On amène un soldat blessé.

Sur sa capote le sang brille ;  
Il boite, éreinté par l'obus.  
Son fusil lui sert de béquille  
Pour descendre de l'omnibus.

C'est un vieux aux moustaches rudes,  
Galonné d'un triple chevron,  
Qui hait les cagots et les prudes  
Et débute par un juron.

Il a des propos malhonnêtes  
Et des regards presque insultants,  
Qui font rougir sous leurs cornettes  
Les novices de dix-huit ans.

Croyant qu'il dort et qu'elle est seule  
Si la sœur prie auprès de lui,  
Vite il charge son brûle-gueule  
Et siffle un air avec ennui.

Que lui font la veille assidue,  
L'intérêt qu'on peut lui porter?  
Il sait que sa jambe est perdue  
Et que l'on va le charcuter.

Il est furieux. — Laissez faire;  
On est très patient ici;  
Puis il y règne une atmosphère  
Qui console et qui dompte aussi;

---

L'influence est lente, mais sûre,  
De ces servantes de leur vœu,  
Douce en touchant la blessure  
Et douce en parlant de Dieu.

— Aussi, sentant, à sa manière,  
Le charme pieux et subtil,  
Le grognard, à chaque prière,  
Dira bientôt : « Ainsi soit-il ! »

Novembre 1870.





**PLUS DE SANG!**



Avril 1871





## PLUS DE SANG!

Avril 1871

O France! je sais bien que, dans cette tuerie,  
A celui qui dira : « Pitié! pudeur! patrie! »  
Ces acharnés répondront : « Non! »  
Que tout espoir de paix est presque une chimère;  
Mais je serai l'écho de ta douleur de mère  
Parmi l'orage du canon.

Je sais que le massacre aux cent voix furieuses  
Et que le crachement hideux des mitrailleuses  
Couvriront mes cris haletants ;  
Mais je t'évoquerai, France, France éternelle,  
Sanglante et découvrant ta gorge maternelle,  
Entre les coups des combattants.

Je sais que la terreur va régner sur la ville,  
Que peut-être aux tribuns de la guerre civile  
On va me désigner du doigt.  
Je le sais ; mais il faut fulminer l'anathème,  
Et le poète obscur qui te pleure et qui t'aime  
Aura du moins fait ce qu'il doit.

Oui, nous irons d'abord où la discorde habite,  
Dans le sombre palais au toit duquel palpite  
Un drapeau rouge dans le ciel,  
Et là tu montreras, de ton geste qui raille,  
Les trois mots flamboyants sur la vieille muraille  
Comme les mots de Daniel.

Tu feras voir l'horreur de ta gorge saignée  
Et tu déchireras, pauvre mère indignée,

---

Ce décret, cet ukase affreux,  
Écrit par une main noire encor de l'amorce,  
Qui provoque au combat fratricide et qui force  
Tes fils à s'égorger entre eux.

Après nous descendrons dans les geôles profondes  
Où tu verras, parmi les malfaiteurs immondes,  
Tristes, mais le cœur sans effroi,  
Des vieillards doux et purs, des otages de guerre,  
Des prêtres arrachés de l'autel où naguère  
Ils priaient encor Dieu pour toi.

Nous planerons alors sur la cité déserte.  
Sauf un rauque clairon qui sonne au loin l'alerte  
Ou le coup de canon d'un fort,  
Ou le pavé broyé par un caisson qui passe ;  
Nul bruit, nul mouvement, et sur l'immense espace  
Pèsent le silence et la mort.

C'est la fuite, partout. Si, dans les quartiers riches,  
Frôlant timidement les murs souillés d'affiches,  
Le passant marche, le front bas,  
Inquiet du blocus et craignant qu'on l'affame,

Dans le groupe, au faubourg, le vieux, l'enfant, la femme,  
Sont seuls à parler des combats.

Entends-tu le canon qui gronde par saccades?  
Les hommes sont partis là-bas, aux barricades,  
Aux avant-postes, aux remparts.  
A Vanves, à Neuilly, mitraille et balles pleuvent,  
Hélas! et c'est pourquoi tous ces cœurs qui s'émeuvent,  
Ces larmes dans tous les regards.

Mais si, nous détournant de cette morne scène,  
Nous regardons plus loin, sur les bords de la Seine,  
France, cache-moi dans ton sein!  
Que j'entende bondir ton noble cœur de femme  
Qui se brise à l'aspect de cette lutte infâme  
Où ton peuple est ton assassin.

Que j'entende ta voix hurler, pleine de larmes :  
— O mes fils égarés, jetez, brisez vos armes.  
Assez! il n'est jamais trop tard.  
Ne combattez pas plus pour un mot illusoire;  
Arrêtez, plus de sang! nous n'avons qu'une gloire  
Et nous n'avons qu'un étendard.

La victoire est horrible et ma mort seule est sûre.  
Cruels, vous retournez le fer dans la blessure

Où l'a plongé le Prussien !

Arrêtez ce combat qui m'achève et me navre,  
Insensés qui voulez sur un front de cadavre

Planter le bonnet phrygien.

La paix ! faites la paix ! Et puis, pardon, clémence !  
Oublions à jamais cet instant de démence.

Vite à nos marteaux. Travaillons,

Travaillons en disant : « C'était un mauvais rêve. »

Et plus tard, quand mon front qui vite se relève

Lancera de nouveaux rayons,

Alors, ô jeunes fils de la vaillante Gaule,

Nous jetterons encor le fusil sur l'épaule

Et, le sac chargé d'un pain bis,

Nous irons vers le Rhin pour laver notre honte,

Nous irons, furieux, comme le flot qui monte

Et nombreux comme les épis. —

Dis-leur cela, ma mère, et, messagère ailée,

Mon ode ira porter jusque dans la mêlée

Le rameau providentiel,  
Sachant bien que l'orage affreux qui se déchaine,  
Et qui peut d'un seul coup déraciner un chêne,  
Épargne un oiseau dans le ciel.



PROMENADES

ET

INTÉRIEURS





# PROMENADES

ET

# INTÉRIEURS

*A Paul Dalloz.*

I

Lecteur, à toi ces vers, graves historiens  
De ce que la plupart appelleraient des riens.  
Spectateur indulgent qui vis ainsi qu'on rêve,  
Qui laisses s'écouler le temps et trouves brève

Cette succession de printemps et d'hivers,  
Lecteur mélancolique et doux, à toi ces vers !  
Ce sont des souvenirs, des éclairs, des boutades,  
Trouvés au coin de l'âtre ou dans mes promenades,  
Que je te veux conter par le droit bien permis  
Qu'ont de causer entre eux deux paisibles amis.

## II

**P**risonnier d'un bureau, je connais le plaisir  
De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.  
Je rentre lentement chez moi, je me délasse  
Aux cris des écoliers qui sortent de la classe ;  
Je traverse un jardin, où j'écoute, en marchant,  
Les adieux que les nids font au soleil couchant,  
Bruit pareil à celui d'une immense friture.  
Content comme un enfant qu'on promène en voiture,  
Je regarde, j'admire, et sens avec bonheur  
Que j'ai toujours la foi naïve du flâneur.

## III

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine ;  
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.  
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,  
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,  
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique  
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,  
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,  
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers  
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,  
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

## IV

J'adore la banlieue avec ses champs en friche  
Et ses vieux murs lépreux, où quelque ancienne affiche

Me parle de quartiers dès longtemps démolis.  
O vanité ! Le nom du marchand que j'y lis  
Doit orner un tombeau dans le Père-Lachaise.  
Je m'attarde. Il n'est rien ici qui ne me plaise,  
Même les pissenlits frissonnant dans un coin.  
Et puis, pour regagner les maisons déjà loin,  
Dont le couchant vermeil fait flamboyer les vitres,  
Je prends un chemin noir semé d'écailles d'huîtres.

## V

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois  
LA la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.  
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,  
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,  
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer.  
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !  
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,  
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes  
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.  
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

## VI

**N**'êtes-vous pas jaloux en voyant attablés,  
Dans un gai cabaret entre deux champs de blés  
Les soirs d'été, des gens du peuple sous la treille?  
Moi, devant ces amants se parlant à l'oreille  
Et que ne gêne pas le père, tout entier  
A l'offre d'un lapin que fait le gargotier,  
Devant tous ces dîneurs, gais de la nappe mise,  
Ces joueurs de bouchon en manches de chemise,  
Cœurs satisfaits pour qui les dimanches sont courts,  
J'ai regret de porter du drap noir tous les jours.

## VII

**V**ous en rirez. Mais j'ai toujours trouvé touchants  
Ces couples de pioupious qui s'en vont par les champs,

Côte à côte, épluchant l'écorce de baguettes  
Qu'ils prirent aux bosquets des prochaines guinguettes.  
Je vois le sous-préfet présidant le bureau,  
Le paysan qui tire un mauvais numéro,  
Les rubans au chapeau, le sac sur les épaules,  
Et les adieux naïfs, le soir, auprès des saules,  
A celle qui promet de ne pas oublier  
En s'essuyant les yeux avec son tablier.

### VIII

**U**n rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,  
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,  
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,  
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé.  
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait un bon livre.  
En hiver, l'horizon des coteaux blancs de givre;  
En été, le grand ciel et l'air qui sent les bois;  
Et les rares amis, qui viendraient quelquefois  
Pour me voir, de très loin, pourraient me reconnaître,  
Jouant du flageolet, assis à ma fenêtre.

## IX

Quand sont finis le feu d'artifice et la fête,  
Morne comme une armée après une défaite,  
La foule se disperse. Avez-vous remarqué  
Comme est silencieux ce peuple fatigué?  
Ils s'en vont tous, portant de lourds enfants qui geignent,  
Tandis qu'en infectant les lampions s'éteignent.  
On n'entend que le rythme inquietant des pas;  
Le ciel est rouge; et c'est sinistre, n'est-ce pas?  
Ce fourmillement noir dans ces étroites rues  
Qu'assombrit le regret des splendeurs disparues!

## X

Quelqu'un a-t-il noté le désir hystérique  
Des collégiens qui vont finir leur rhétorique,

Et, d'après Paul de Kock, veulent être viveurs,  
Devant les nudités en cire des coiffeurs ?  
Car du court mantelet rose et bordé de cygne  
Émergent des appas où brille un petit signe.  
Tous ces adolescents trouvent délicieux  
Le gros fard de la joue et le bistre des yeux,  
Et, troublés à l'aspect de ces beautés de plâtre,  
Révent d'amour avec des femmes de théâtre.

## XI

C'est un boudoir meublé dans le goût de l'Empire,  
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On y respire  
Le charme un peu vieillot de l'Abbaye-aux-Bois :  
Croix d'honneur sous un verre et petits meubles droits,  
Deux portraits, — une dame en turban qui regarde  
Un pompeux colonel des lanciers de la garde  
En grand costume, peint par le baron Gérard, —  
Plus une harpe auprès d'un piano d'Érard,  
Qui dut accompagner bien souvent, j'imagine,  
Ce qu'Alonzo disait à la tendre Imogine.

## XII

Campêtres et lointains quartiers, je vous préfère  
Sans doute par les nuits d'été, quand l'atmosphère  
S'emplit de l'odeur forte et tiède des jardins ;  
Mais j'aime aussi vos bals en plein vent d'où, soudains,  
S'échappent les éclats de rire à pleine bouche,  
Les polkas, le hoquet des cruchons qu'on débouche,  
Les gros verres trinquant sur les tables de bois,  
Et, parmi le chaos des rires et des voix  
Et du vent fugitif dans les ramures noires,  
Le grincement rythmé des lourdes balançoires.

## XIII

Le Grand-Montrouge est loin, et le dur charretier  
LA mené sa voiture à Paris, au chantier,

Pleine de lourds moellons, par les chemins de boue ;  
Et voici que, marchant à côté de la roue,  
Il revient, écoutant, de fatigue abreuvé,  
Le pas de son cheval qui frappe le pavé.  
Et moi, j'envie, au fond de mon cœur, ce pauvre homme ;  
Car lui, du moins, il a bon appétit, bon somme,  
Il vit sa rude vie ainsi qu'un animal,  
Et l'automne qui vient ne lui fait pas de mal.

## XIV

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.  
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,  
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là ;  
Elle songe sans doute au mal qui m'exila  
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,  
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.  
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit  
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,  
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.  
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes !

## XV

**V**olupté des parfums ! — Oui, toute odeur est fée.  
Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,  
Je rêve de théâtre et de profonds décors ;  
Si je brûle un fagot, je vois, sonnante leurs cors,  
Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte ;  
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte  
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,  
Je me crois sur un quai parfumé de goudron,  
Regardant s'avancer, blanche, une goëlette  
Parmi les diamants de la mer violette.

## XVI

**N**oces du samedi ! noces où l'on s'amuse,  
Je vous rencontre au bois où ma flâneuse Muse

Entend venir de loin les cris facétieux  
Des femmes en bonnet et des gars en messieurs  
Qui leur donnent le bras en fumant un cigare,  
Tandis qu'en un bosquet le marié s'égare,  
Souvent imberbe et jeune, ou parfois mûr et veuf,  
Et tout fier de sentir sur sa manche en drap neuf,  
Chef-d'œuvre d'un tailleur-concierge de Montrouge,  
Sa femme, en robe blanche, étaler sa main rouge.

## XVII

**T**el un chasseur perclus, devant son feu qui flambe,  
Échange avec son chien serré contre sa jambe  
Un regard de tristesse à l'heure de l'affût,  
Sombre et se rappelant ce qu'autrefois il fut,  
Tel un oiseau muet dans le brouillard d'octobre,  
Tel un buveur malade et forcé d'être sobre,  
Tel un prêtre du bruit d'un baiser éperdu,  
Telle une épée au clou, tel un luth détendu,  
Tel un foyer désert, et telle ma pensée  
Alors qu'elle se croit du rythme délaissée.

## XVIII

L'école. Des murs blancs, des gradins noirs, et puis  
Un christ en bois orné de deux rameaux de buis.  
La sœur de charité, rose sous sa cornette,  
Fait la classe, tenant sous son regard honnête  
Vingt fillettes du peuple en simple bonnet rond.  
La bonne sœur ! Jamais on ne lit sur son front  
L'ennui de répéter les choses cent fois dites !  
Et, sur les premiers bancs, où sont les plus petites,  
Elle ne veut pas voir tous les yeux épier  
Un hanneton captif marchant sur du papier.

## XIX

En province, l'été. Le salon Louis Seize  
S'ouvre sur un jardin correct, à la française :

Des ormeaux ébranchés, deux cygnes, un bassin ;  
Une petite fille, assise au clavecin,  
Joue, en frappant très clair les touches un peu dures,  
Un andante d'Haydn plein d'appogiatures.  
Et le grand-père, un vieux en ailes de pigeon,  
Se rappelle, installé dans son fauteuil de jonc,  
Le temps où, beau chasseur, il courait la laitière,  
Et marque la mesure avec sa tabatière.

## XX

**D**epuis que son garçon est parti pour la guerre,  
La veuve met les deux couverts comme naguère,  
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,  
Puis, sur le seuil, attend qu'un envoyé divin,  
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.  
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie,  
Et la vieille maman prend sa peine en douceur.  
Mais l'épicier d'en face est un libre penseur  
Et songe : « Peut-on croire à de telles grimaces ?  
Les superstitions abrutissent les masses. »

## XXI

**N**'est-ce pas? ce serait un bonheur peu vulgaire  
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire  
Dans un vieil évêché de province, très loin,  
Et d'avoir tout au fond de la nef, dans un coin,  
Un confessionnal recherché des dévotes.  
On recevrait des fruits glacés et des compotes;  
On serait latiniste et gourmand achevé;  
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,  
On viendrait tous les jours une heure à Notre-Dame,  
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

## XXII

**I**l a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.  
Le toit, les ornements de fer et la margelle

Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc,  
Sont comme ouatés, et, dans le jardin, tout est blanc.  
Le grésil a figé la nature, et les branches  
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.  
Mais regardez. Voici le coucher du soleil.  
A l'occident plus clair court un sillon vermeil.  
Sa soudaine lueur féérique nous arrose,  
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

## XXIII

**D**e la rue on entend sa plaintive chanson.  
Pâle et rousse, le teint plein de taches de son,  
Elle coud, de profil, assise à sa fenêtre.  
Très sage et sachant bien qu'elle est laide peut-être,  
Elle a son dé d'argent pour unique bijou.  
Sa chambre est nue, avec des meubles d'acajou.  
Elle gagne deux francs, fait de la lingerie  
Et jette un sou quand vient l'orgue de Barbarie.  
Tous les voisins lui font leur bonjour le plus gai  
Qui leur vaut son petit sourire fatigué.

## XXIV

Dans ces bals qu'en hiver les mères de famille  
Donnent à des bourgeois pour marier leur fille,  
En faisant circuler assez souvent, pas trop,  
Les petits-fours avec les verres de sirop,  
Presque toujours la plus jolie et la mieux mise,  
Celle qui plaît et montre une grâce permise,  
Est sans dot, — voulez-vous en tenir le pari ? —  
Et ne trouvera pas, pauvre enfant, un mari.  
Et son père, officier en retraite, pas riche,  
Dans un coin, fait son whist à quatre sous la fiche.

## XXV

Comme à cinq ans on est une grande personne,  
On lui disait parfois : « Prends ton frère, mignonne, »

Et, fière, elle portait dans ses bras le bébé.  
Quels soins alors ! L'enfant n'était jamais tombé.  
Très grave, elle jouait à la petite mère.  
Hélas ! le nouveau-né fut un ange éphémère.  
On prit sur son berceau mesure d'un cercueil ;  
Et la sœur de cinq ans a des habits de deuil,  
Ne parle ni ne joue et, très préoccupée,  
Se dit : « Je n'aime plus maintenant ma poupée. »

## XXVI

Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,  
D'une ville très calme et sans chemin de fer,  
Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,  
Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable.  
On se dirait tout bas, comme un mignon péché,  
Un quatrain très mordant que j'aurais décoché.  
Là, je conserverais de vagues hypothèques.  
On voudrait mon avis pour les bibliothèques ;  
Et j'y rétablirais, disciple consolé,  
Nos maîtres, Esménard, Lebrun, Chénédollé.

## XXVII

**V**ous êtes dans le vrai, canotiers, calicots!  
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots,  
Vous partez, le dimanche, et remplissez les gares  
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,  
Et, pour être charmants et faire votre cour,  
Vous savez imiter les cris de basse-cour.  
Vous avez la gaieté peinte sur la figure.  
Pour vous, le soir qui vient, c'est la tonnelle obscure  
Où, bruyants et grivois, vous prenez le repas;  
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

## XXVIII

**A**ssis, les pieds pendants, sous l'arche du vieux pont,  
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,

Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.  
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.  
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,  
La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur  
Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles;  
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,  
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,  
Met une amorce neuve et songe : — Il est midi.

## XXIX

**M**algré ses soixante ans, le joyeux invalide  
Sur sa jambe de bois est encore solide.  
Quand il touche l'argent de sa croix, un beau soir,  
Il s'en va, son repas serré dans un mouchoir,  
Et, vers le Champ de Mars, entraîne à la barrière  
Un conscrit, le bonnet de police en arrière;  
Et là, plein d'abandon, vers le pousse-café,  
Son bâton à la main, le bonhomme échauffé  
Conte au jeune soldat et lui rend saisissable  
La bataille d'Isly qu'il trace sur le sable.

## XXX

**S**ur un trottoir désert du faubourg Saint-Germain,  
Près d'un discret abbé qui lui donne la main,  
Le marquis de douze ans vient de la messe basse :  
En noir, en grand col blanc, timide et fier, il passe,  
Mais chétif et pâli par un sang trop ancien ;  
Et nul ne porte un nom plus fameux que le sien.  
Il rentre, c'est le jour de sa leçon d'histoire ;  
Et le prêtre médite une ruse oratoire  
Pour dire au noble enfant en des termes adroits  
Ce que fut son aïeul, mignon de Henri Trois.

## XXXI

**E**lle sait que l'attente est un cruel supplice,  
Qu'il doit souffrir déjà, qu'il faut qu'elle accomplisse

Le serment qu'elle a fait d'être là, vers midi.  
Mais, parmi les parfums du boudoir attiédi,  
Elle s'est attardée à finir sa toilette,  
Et, devant le miroir charmé qui la reflète,  
Elle s'impatiente à boutonner son gant ;  
Et rien n'est plus joli que le geste élégant  
De la petite main qui travaille ; et, mutine,  
Elle frappe le sol du bout de sa bottine.

## XXXII

**D**e même que Rousseau jadis fondait en pleurs  
A ces seuls mots : « Voilà de la pervenche en fleurs, »  
Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire.  
Un rien, l'heure qu'il est, l'état de l'atmosphère,  
Un battement de cœur, un parfum retrouvé,  
Me rendent un bonheur autrefois éprouvé.  
C'est fugitif, pourtant la minute est exquise.  
Et c'est pourquoi je suis très heureux à ma guise  
Lorsque, dans le quartier que je sais, je puis voir  
Un calme ciel d'octobre, à cinq heures du soir.

## XXXIII

**L**e printemps est charmant dans le Jardin des Plantes.  
Les cris des animaux, les odeurs violentes  
Des arbres et des fleurs exotiques dans l'air,  
Cette création, sous un ciel pur et clair,  
Tout cela fait penser au paradis terrestre;  
Et tout en écoutant, sous un sapin alpestre,  
Le grondement profond des lions en courroux,  
On regarde, devant les naïfs tourlourous,  
Tendant la trompe, avec ses airs de gros espiègle,  
L'éléphant engloutir les nombreux pains de seigle.

## XXXIV

**E**n plein soleil, le long du chemin de halage,  
Quatre percherons blancs, vigoureux attelage,

Tirent péniblement, en butant du sabot,  
Le lourd bateau qui fend l'onde de l'étambot;  
Près d'eux, un charretier marche dans la poussière.  
La main au gouvernail, sur le pont, à l'arrière,  
N'écoutant pas claquer le brutal fouet de cuir,  
Et regardant la rive et les nuages fuir,  
Fume le marinier, sans se fouler la rate.  
— « Le peuple et le tyran ! » me dit un démocrate.

## XXXV

Près du rail, où souvent passe comme un éclair  
Le convoi furieux et son cheval de fer,  
Tranquille, l'aiguilleur vit dans sa maisonnette.  
Par la fenêtre, on voit l'intérieur honnête,  
Tel que le voyageur fiévreux doit l'envier.  
C'est la femme parfois qui se tient au levier,  
Portant sur un seul bras son enfant qui l'embrasse.  
Jetant son sifflement atroce, le train passe  
Devant l'humble logis qui tressaille au fracas.  
Et le petit enfant ne se dérange pas.

## XXXVI

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver  
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,  
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.  
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche.  
A l'horizon il va plonger dans un moment.  
Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement  
Dans les taillis déserts de la forêt muette;  
Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,  
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,  
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

## XXXVII

Hier, sur une grand'route où j'ai passé près d'eux,  
Les jeunes sourds-muets s'en allaient deux par deux,

Sérieux, se montrant leurs mains toujours actives.  
Un instant j'observai leurs mines attentives  
Et j'écoutai le bruit que faisaient leurs souliers.  
Je restai seul. La brise en haut des peupliers  
Murmurait doucement un long frisson de fête;  
Chaque buisson jetait un trille de fauvette,  
Et les grillons joyeux chantaient dans les bleuets.  
Je penserai souvent aux pauvres sourds-muets.

## XXXVIII

Comme le champ de foire est désert, la baraque  
N'est pas ouverte, et sur son perchoir le macaque  
Cligne ses yeux méchants et grignote une noix  
Entre la grosse caisse et le chapeau chinois;  
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,  
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,  
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,  
Soulevant décemment ses jupons un peu courts  
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,  
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

## XXXIX

J'écris ces vers, ainsi qu'on fait des cigarettes,  
Pour moi, pour le plaisir ; et ce sont des fleurettes  
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir ;  
Car cette impression qui m'a fait tressaillir,  
Ce tableau d'un instant rencontré sur ma route,  
Ont-ils un charme enfin pour celui qui m'écoute ?  
Je ne le connais pas. Pour se plaire à ceci,  
Est-il comme moi-même un rêveur endurci ?  
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête ce rôle ?  
— Fi donc ! lecteur, tu lis par-dessus mon épaule.





LE  
CAHIER ROUGE





## AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

---

**T**OUT en nous occupant de la composition de divers ouvrages assez importants que des circonstances, sans intérêt pour le lecteur, ne nous permettent pas de publier encore, nous avons l'habitude, à nos heures de fatigue, d'ouvrir un mince cahier rouge qui traîne toujours sur notre table et de nous délasser en y écrivant quelques poésies fugitives, à peu près comme un enfant paresseux illustre de pierrots pendus les marges de sa grammaire. C'étaient parfois des strophes qu'on nous faisait

*l'honneur de nous demander, en faveur des œuvres patriotiques, fondées à la suite des récents malheurs de la France; mais plus souvent, c'étaient de simples fantaisies, des notes rapides, des croquis jetés, ou bien encore une plainte que nous arrachait notre mal ordinaire, le spleen. Il nous arrivait aussi de transcrire sur le cahier rouge d'anciens vers de jeunesse que, de très bonne foi, nous croyions avoir détruits et que nous retrouvions, par hasard, dans nos vieux papiers, donnant ainsi raison à la spirituelle boutade de Théophile Gautier, qui prétend qu'un poète ne brûle jamais un manuscrit sans avoir d'abord pris soin d'en tirer copie.*

*Or notre éditeur et ami, Alphonse Lemerre, étant un jour venu nous blâmer de notre lenteur à terminer les différents travaux dont nous lui avions parlé, nous avons pensé au cahier rouge que nous n'avions pas ouvert depuis longtemps.*

*Tout d'abord, ces anciens vers nous firent un peu l'effet des fleurs sèches d'un herbier ou d'une collection de papillons épinglés par un entomologiste; mais quelques amis, trop indulgents sans doute, furent d'un avis opposé et nous assurèrent que notre cahier manuscrit pouvait devenir une plaquette imprimée.*

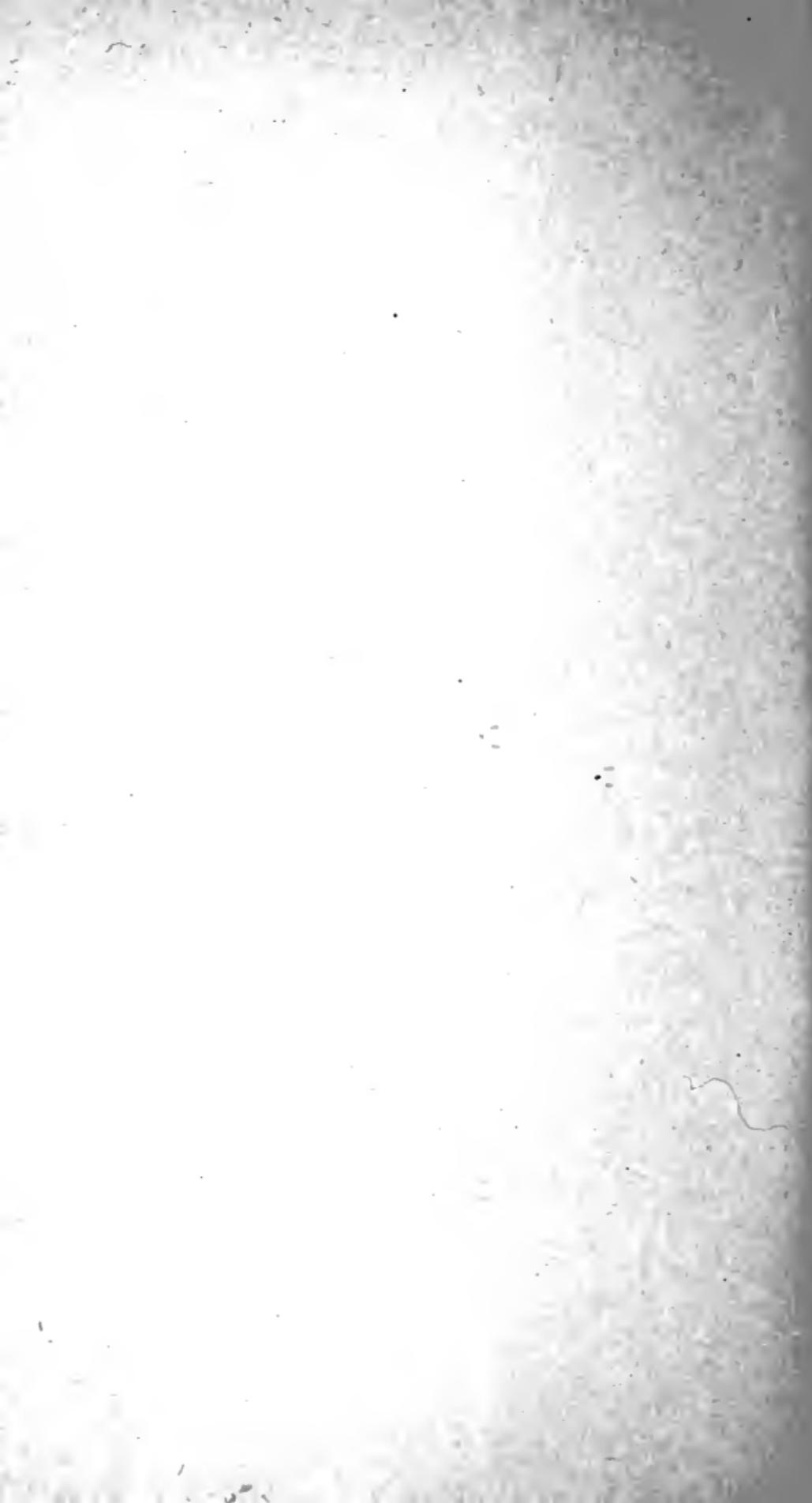
*Nous nous sommes donc décidé à le publier, ce*

Cahier rouge, sans lui chercher même un autre titre, tel qu'il est, dans son désordre, qui est peut-être sa variété. C'est une simple carte de visite que nous envoyons au public, auprès de qui nous comptons faire — et à brève échéance — de plus graves démarches.

D'ailleurs, nous donnons ces quelques mots d'avertissement, non pas pour réclamer l'indulgence du lecteur, mais bien pour lui expliquer le manque de composition de ce petit livre. Quant au sort que la publicité lui réserve, nous n'y pensons même pas. Selon nous, le poète n'a plus à s'occuper de ce qu'il a déjà accompli, mais seulement de ce qu'il se propose de faire encore. C'est vers la perfection qu'il rêve, et non vers le succès qu'il constate, que doivent tendre ses progrès; et, pour notre compte personnel, quand une fois nous avons donné notre livre à l'impression, nous n'en prenons pas plus souci que les arbres printaniers, que nous voyons de notre fenêtre, ne s'inquiètent de leurs feuilles mortes du dernier automne.

Mai 1874.







LE  
CAHIER ROUGE

---

AUX AMPUTÉS DE LA GUERRE

POUR L'ŒUVRE DES AMPUTÉS DE LA GUERRE

**A** quoi pensez-vous, ô drapeaux  
De nos dernières citadelles,  
Vous qui comptez plus de corbeaux  
Dans notre ciel que d'hirondelles?

A quoi penses-tu, laboureur,  
Qui, dans un sillon de charrue,  
Te détournes devant l'horreur  
D'une tête humaine apparue?

A quoi penses-tu, forgeron,  
Quand ton marteau rive des chaînes?  
A quoi penses-tu, bûcheron,  
En frappant au cœur les vieux chênes?

La nuit, quand le vent désolé  
Pousse au loin sa plainte éternelle,  
Sur le rempart démantelé,  
A quoi penses-tu, sentinelle?

Et, sur vos gradins réguliers,  
Vous, chère et prochaine espérance,  
A quoi pensez-vous, écoliers,  
Devant cette carte de France?

— Car, hélas! je sens que l'oubli  
A suivi la paix revenue,  
Que notre rancune a faibli,  
Que la colère diminue.

Prenons-y garde. Les drapeaux  
Se fanent, roulés sur la hampe ;  
Et ce n'est pas dans le repos  
Qu'une bonne haine se trempe.

Le serment contre ces maudits,  
Il faut pourtant qu'il s'accomplisse ;  
Et déjà des cœurs attiédís  
La nature se fait complice.

Le printemps ne se souvient pas  
Du deuil ni de l'affront suprême ;  
Et sur la trace de leurs pas  
Les fleurs ont repoussé quand même.

Le pampre grimpant rajeunit  
La ruine qui croule et tombe,  
Et la fauvette fait son nid  
Dans le trou creusé par la bombe.

La haine est comme les remords :  
Avec le temps elle nous quitte,  
Et sur les tombeaux de nos morts  
L'herbe est trop haute et croît trop vite !

Mais vous êtes là, vous, du moins,  
Pour nous rafraîchir la mémoire,  
O blessés, glorieux témoins  
De leur effroyable victoire.

Défendez-nous, vous le pouvez,  
Des molles langueurs corruptrices;  
Car les désastres éprouvés  
Sont écrits dans vos cicatrices.

Amputés, ô tronçons humains,  
Racontez-nous votre martyre,  
Et de vos pauvres bras sans mains  
Apprenez-nous à mieux maudire!





## LE VIEUX SOULIER

*A Jocelyn Bargoin.*

**E**n mai, par une pure et chaude après-midi,  
Je cheminais au bord du doux fleuve attiédi  
Où se réfléchissait la fuite d'un nuage.  
Je suivais lentement le chemin de halage  
Tout en fleurs, qui descend en pente vers les eaux.  
Des peupliers à droite, à gauche des roseaux ;  
Devant moi, les détours de la rivière en marche  
Et, fermant l'horizon, un pont d'une seule arche.

Le courant murmurait, en inclinant les joncs,  
Et les poissons, avec leurs sauts et leurs plongesons,  
Sans cesse le ridaient de grands cercles de moire.  
Le loriot et la fauvette à tête noire  
Se répondaient parmi les arbres en rideau ;  
Et ces chansons des nids joyeux et ce bruit d'eau  
Accompagnaient ma douce et lente flânerie.

Soudain, dans le gazon de la berge fleurie,  
Parmi les boutons d'or qui criblaient le chemin,  
J'aperçus à mes pieds, — premier vestige humain  
Que j'eusse rencontré dans ce lieu solitaire, —  
Sous l'herbe et se mêlant déjà presque à la terre,  
Un soulier laissé là par quelque mendiant.

C'était un vieux soulier, sale, ignoble, effrayant,  
Éculé du talon, bâillant de la semelle,  
Laid comme la misère et sinistre comme elle,  
Qui jadis fut sans doute usé par un soldat,  
Puis, chez le savetier, bien qu'en piteux état,  
Fut à quelque rôdeur vendu dans une échoppe ;  
Un de ces vieux souliers qui font le tour d'Europe  
Et qu'un jour, tout meurtri, sanglant, estropié,  
Le pied ne quitte pas, mais qui quittent le pied.

Quel poème navrant dans cette morne épave !  
Le boulet du forçat ou le fer de l'esclave  
Sont-ils plus lourds que toi, soulier du vagabond ?  
Pourquoi t'a-t-on laissé sous cette arche de pont ?  
L'eau doit être profonde ici ? Cette rivière  
N'a-t-elle pas été mauvaise conseillère  
Au voyageur si las et de si loin venu ?  
Réponds ! S'en alla-t-il, en traînant son pied nu,  
Mendier des sabots à la prochaine auberge ?  
Ou bien, après t'avoir perdu sur cette berge,  
Ce pauvre, abandonné même par ses haillons,  
Est-il allé savoir au sein des tourbillons  
Si l'on n'a plus besoin, quand on dort dans le fleuve,  
De costume décent et de chaussure neuve ?

En vain je me défends du dégoût singulier  
Que j'éprouve à l'aspect de ce mauvais soulier,  
Trouvé sur mon chemin, tout seul, dans la campagne.  
Il est infâme, il a l'air de venir du bagne ;  
Il est rouge, l'averse ayant lavé le cuir ;  
Et je rêve de meurtre, et j'entends quelqu'un fuir  
Loin d'un homme râlant dans une rue obscure  
Et dont les clous sanglants ont broyé la figure !

Abominable objet sous mes pas rencontré,  
Rebut du scélérat ou du désespéré,  
Tu donnes le frisson. Tout en toi me rappelle,  
Devant les fleurs, devant la nature si belle,  
Devant les cieux où court le doux vent aromal,  
Devant le bon soleil, l'éternité du mal.  
Tu me dis devant eux, triste témoin sincère,  
Que le monde est rempli de vice et de misère  
Et que ceux dont les pieds saignent sur les chemins,  
O malheur ! sont bien près d'ensanglanter leurs mains.  
— Sois maudit, instrument de crime ou de torture !

Mais qu'est-ce que cela peut faire à la nature ?  
Voyez, il disparaît sous l'herbe des sillons ;  
Hideux, il ne fait pas horreur aux papillons ;  
La terre le reprend, il verdit sous la mousse,  
Et dans le vieux soulier une fleur des champs pousse.





## LE PRINTEMPS

D'APRÈS LE TABLEAU DE A. COT

*A madame Eugénie Doche.*

C'est l'aurore et c'est l'avril,  
Lui dit-il,  
Viens, la rosée étincelle.  
— Le vallon est embaumé :  
Viens, c'est mai  
Et c'est l'aube, » lui dit-elle.

Et dans le bois abritant  
    Un étang,  
Où les chevreuils viennent boire,  
Ils sont allés, les heureux  
    Amoureux,  
Suspendre leur balançoire.

Gaïment ils s'y sont assis,  
    Puis Thyrsis  
Prit les cordes à mains pleines;  
Et voilà qu'ils sont lancés,  
    Enlacés  
Et confondant leurs haleines.

Daphné, près de son ami,  
    A frémi  
D'entendre craquer les branches,  
Et, prise d'un rire fou,  
    Mis au cou  
Du brun Thyrsis ses mains blanches.

Mais, fier du fardeau léger,  
    Le berger  
La regarde avec ivresse

---

Et presse le berceement  
    Si charmant  
Qui lui livre sa maîtresse.

Elle a son seul point d'appui  
    Contre lui  
Qui touche ce que dérobe  
L'écharpe qu'un vent mutin  
    Du matin  
Fait flotter avec la robe.

Leurs beaux cheveux envolés  
    Sont mêlés.  
Ils vont, rasant les fleurettes  
De leurs jeunes pieds unis;  
    Et les nids  
Là-haut sont pleins de fauvettes.

« Un baiser sur tes cheveux,  
    Je le veux  
Et je veux que tu le veuilles.  
— Non, berger, car les grimpants  
    Ægipans  
Sont là, cachés sous les feuilles.

« — Un baiser — qu'il soit moins prompt! —  
Sur ton front,  
Sur ta bouche qui m'attire!  
— Non, berger. N'entends-tu pas  
Que là-bas  
Déjà ricane un satyre? »

Ainsi l'ingénue enfant  
Se défend  
Et veut détourner la tête;  
Mais, pour augmenter sa peur,  
Le trompeur  
Fait voler l'escarpolette;

Et craintive, et s'attachant  
Au méchant  
Qui lâchement en profite,  
La vierge au regard divin  
Bien en vain  
L'adjure d'aller moins vite.

Mais déjà le bercement  
Lentement  
S'affaiblit et diminue.

Les enfants se sont assez  
Balancés,  
Mais leur baiser continue.

Où ce jeu les mène-t-il ?  
Très subtil  
Est Éros, riveur de chaînes,  
Et, dans le taillis en paix,  
Très épais  
Le gazon au pied des chênes.

Sur l'écorce des rameaux  
En deux mots .  
Plus d'une idylle est écrite,  
Et sous les myrtes de Cos  
Les échos  
Savent par cœur Théocrite.





## TRISTEMENT

Obsédé par ces mots, le veuvage et l'automne,  
Mon rêve n'en veut pas d'autres pour exprimer  
Cette mélancolie immense et monotone  
Qui m'ôte tout espoir et tout désir d'aimer.

Il évoque sans cesse une très longue allée  
De platanes géants dépouillés à demi,  
Dans laquelle une femme en grand deuil et voilée  
S'avance lentement sur le gazon blémi.

---

Ses longs vêtements noirs lui faisant un sillage  
Traînent en bruissant dans le feuillage mort ;  
Elle suit du regard la fuite d'un nuage  
Sous le vent déjà froid et qui chasse du nord.

Elle songe à l'absent qui lui disait : « Je t'aime ! »  
Et, sous le grand ciel bas qui n'a plus qu'un rayon,  
S'aperçoit qu'avec la dernière chrysanthème  
Hier a disparu le dernier papillon.

Elle chemine ainsi dans l'herbe qui se fane,  
Bien lasse de vouloir, bien lasse de subir,  
Et toujours sur ses pas les feuilles de platane  
Tombent avec un bruit triste comme un soupir.

— En vain, pour dissiper ces images moroses,  
J'invoque ma jeunesse et ce splendide été.  
Je doute du soleil, je ne crois plus aux roses,  
Et je vais le front bas, comme un homme hanté.

Et j'ai le cœur si plein d'automne et de veuvage  
Que je rêve toujours, sous ce ciel pur et clair,  
D'une figure en deuil dans un froid paysage  
Et de feuilles tombant au premier vent d'hiver.

---



## FANTASIE NOSTALGIQUE

*A Sully Prudhomme.*

D'être ou de n'être pas je n'ai point eu le choix,  
Mais, dans ce siècle vide, ennuyeux et bourgeois,  
Je suis comme un enfant volé par des tziganes,  
Qui chassa les oiseaux avec des sarbacanes,  
Et devint saltimbanque et joueur de guzla.  
Longtemps il n'a mangé que le pain qu'il vola,  
Et, comme un loup, il n'eut que les bois pour repaire.  
Puis, un beau jour, il est retrouvé par son père,

---

Un magnat, tout couvert de fourrure et d'acier,  
Portant l'aigrette blanche à son bonnet princier.  
Le vicil homme l'emporte en sanglotant de joie.  
On habille l'enfant de velours et de soie ;  
Il couche sur la plume et mange dans de l'or.  
Quand il rentre au château, le nain sonne du cor,  
Et, monté comme lui sur un genet d'Espagne,  
Un antique écuyer balafré l'accompagne.  
Un clerc, très patient, lui donne des leçons.  
Son père, en son fauteuil tout chargé d'écussons,  
L'attire quelquefois tendrement, puis se penche  
Et longtemps le caresse avec sa barbe blanche.  
Des femmes, dont les yeux sont doux comme les mains,  
Baisent son front hâlé par le vent des chemins  
Et détachent pour lui le bijou qui l'occupe,  
Ne sachant pas qu'il sent leurs genoux sous la jupe  
Et qu'au pays bohème où l'enfant voyagea,  
Avant d'avoir quinze ans on est homme déjà.  
Mais ni les beaux habits, ni les tables chargées  
De gâteaux délicats, de fruits et de dragées,  
Ni le vieil écuyer qui lui dit ses combats,  
Ni les propos du clerc qui le flatte tout bas,  
Ni les doux oreillers de la profonde alcôve,  
Ni le palefroi blanc harnaché de cuir fauve,

Ni les jeux féminins qui font bouillir son sang,  
Ni son père qui rit et pleure en l'embrassant,  
Rien ne peut empêcher que son cœur ne se serre  
Alors qu'il se souvient de sa libre misère.  
Ah ! qu'il aimerait mieux le fruit à peine mûr  
Qu'on dérobe et qu'on mange, à cheval sur un mur,  
Le revers du fossé pour dormir, et la source  
Pour laver ses pieds nus fatigués d'une course,  
Mais du moins le plein ciel et le vaste horizon !  
— Parfois, sur le rempart de sa noble prison,  
On le voit, poursuivant sa chimère innocente,  
Caresser de ses doigts une guitare absente  
Et, les regards au ciel, le seul pays natal,  
Se chanter à voix basse un air oriental.





## TABLEAU RURAL

**A**u village, en juillet. Un soleil accablant.  
Ses lunettes au nez, le vieux charron tout blanc  
Répare, près du seuil, un timon de charrue.  
Le curé tout à l'heure a traversé la rue,  
Nu-tête. Les trois quarts ont sonné, puis plus rien,  
Sauf monsieur le marquis, un gros richard terrien,  
Qui passe, en berlingot et la pipe à la bouche,  
Et qui, pour délivrer sa jument d'une mouche,  
Lance des claquements de fouet très campagnards  
Et fait fuir, effarés, coqs, poules et canards.

---



## CROQUIS DE BANLIEUE

*A Jules Christophe.*

L'homme, en manches de veste, et sous son chapeau noir,  
LA cause du soleil, ayant mis son mouchoir,  
Tire gaillardement la petite voiture,  
Pour faire prendre l'air à sa progéniture,  
Deux bébés, l'un qui dort, l'autre suçant son doigt.  
La femme suit et pousse, ainsi qu'elle le doit,

---

Très lasse, et sous son bras portant la redingote;  
Et l'on s'en va dîner dans une humble gargote  
Où sur le mur est peint — vous savez? à Clamart! —  
Un lapin mort, avec trois billes de billard.





## MENUET

*A Emmanuel des Essarts.*

**M**arquise, vous souvenez-vous  
Du menuet que nous dansâmes?  
Il était discret, noble et doux,  
Comme l'accord de nos deux âmes.

Aux bocages le chalumeau  
A ces notes pures et lentes ;  
C'était un air du grand Rameau,  
Un vieil air des *Indes galantes*.

Triomphante, vous surpreniez  
Tous les cœurs et tous les hommages,  
Dans votre robe à grands paniers,  
Dans votre robe à grands ramages.

Vous leviez, de vos doigts gantés  
Et selon la cadence douce,  
Votre jupe des deux côtés  
Prise entre l'index et le pouce.

Plus d'une belle, à Trianon,  
Enviait, parmi vos émules,  
Le manège exquis et mignon  
De vos deux petits pieds à mules;

Et, distraite par le bonheur  
De leur causer cette souffrance,  
A la reprise en *la mineur*,  
Vous manquâtes la révérence.





## LE FILS DE LOUIS XI

POUR LE LIVRE : *Sonnets et Eaux-fortes.*

Sur le balcon de fer du noir donjon de Loches,  
Monseigneur le dauphin Charles de France, en deuil,  
Dominant la Touraine immense d'un coup d'œil,  
Écoute dans le soir mourir le son des cloches.

L'enfant captif envie, humble cœur sans orgueil,  
Ceux qu'il voit revenir des champs, portant leurs pioches,  
Et, flairant l'âcre odeur des potences trop proches,  
Songe à l'archer d'Écosse immobile à son seuil.

---

L'enfant prince a douze ans et ne sait pas encore  
Combien fiers sont les lys du blason qui décore  
L'ogive sous laquelle il rêve, pâle et seul.

Il ignore Dunois, Xaintrailles et La Hire,  
Et la Pucelle, et son victorieux aïeul.  
Monseigneur le dauphin Charles ne sait pas lire.





## EN SORTANT D'UN BAL

*A Julien Travers.*

O n n'a pu l'emmener qu'à la dernière danse.  
C'était son premier bal, songez ! et la prudence  
De sa mère a cédé jusqu'au bout au désir  
De la voir, embellie encor par le plaisir,  
Résister du regard au doigt qui lui fait signe,  
Ou venir effleurer, d'un air qui se résigne,  
L'oreille maternelle où sa claire voix d'or  
Murmure ces deux mots suppliants : « Pas encor. »

C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes.  
Elle est en blanc ; elle a, dans les tresses défaits  
De ses cheveux, un brin délicat de lilas ;  
Elle accueille d'abord d'un sourire un peu las  
Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite,  
Et rougit vaguement, et se lève bien vite,  
Quand, parmi la clarté joyeuse des salons,  
Ont préludé la flûte et les deux violons.  
Et ce bal lui paraît étincelant, immense.  
C'est le premier ! Avant que la valse commence,  
Elle a peur tout à coup, et regarde, en tremblant,  
Au bras de son danseur s'appuyer son gant blanc.  
La voilà donc parmi les grandes demoiselles,  
Oiselet tout surpris de l'émoi de ses ailes.  
Un jeune homme lui parle et marche à son côté.  
Elle jette autour d'elle un regard enchanté  
Et qui de toutes parts reflète des féeries,  
Et devant les seins nus couverts de pierreries,  
Les souples éventails aux joyeuses couleurs  
Semblent des papillons palpitant sur des fleurs.

Pourtant elle est partie, à la fin. Mais mon rêve  
Reste encor sous le charme et, la suivant, achève  
Cette première nuit du plaisir révélé.

Dans le calme du frais boudoir inviolé,  
Assise, — car la danse est un peu fatigante, —  
Elle ôte son collier de perles, se dégage  
Et tressaille soudain de frissons ingénus  
En voyant au miroir son col et ses bras nus;  
Puis le petit bouquet qui meurt à son corsage  
Dans son dernier parfum lui rappelle un passage  
De la valse où ce blond cavalier l'entraînait;  
Elle cherche un instant sur son mignon carnet  
Un nom que nul encor n'a le droit de connaître,  
Tandis qu'entre les deux rideaux de la fenêtre  
L'aube surprend déjà la lampe qui pâlit...

Mais la fatigue enfin l'appelle vers son lit;  
Et, dans l'alcôve obscure où la vierge se couche,  
Un doux ange gardien veille, un doigt sur la bouche.  
Mon rêve, éloigne-toi ! Le respect nous bannit.  
C'est violer un temple et c'est troubler un nid  
Que de parler encor de ces choses divines,  
Alors qu'il ne faut pas même que tu devines.





## CHEVAL DE RENFORT

**L**e cheval qu'a jadis réformé la remonte  
Est là, près du trottoir du long faubourg qui monte,  
Pour qu'on l'attelle en flèche au prochain omnibus.  
Il a cet air navré des animaux fourbus,  
Sous son sale harnais qui traîne par derrière.  
Mais lorsque, précédés d'une marche guerrière,  
Des soldats font venir les femmes aux balcons,  
Il se souvient alors du sixième dragons  
Et du soleil luisant sur les lattes vermeilles;  
Et le vieux vétérán redresse les oreilles.

---



## AU BORD DE LA MARNE

*A Gabriel Marc.*

C'est régates à Joinville. On tire le pétard.  
Les cinq canots, deux en avant, trois en retard,  
Partent, et de soleil la rivière est criblée.  
Sur la berge, là-bas, la foule est assemblée,  
Et la gendarmerie est en pantalon blanc.  
— Et l'on prévoit, ce soir, les rameurs s'attablant

Au cabaret, les chants des joyeuses équipes,  
Les nocturnes bosquets constellés par les pipes,  
Et les papillons noirs qui, dans l'air échauffé,  
Se brûlent au cognac flambant sur le café.





## LA CHAUMIÈRE INCENDIÉE

POUR L'ŒUVRE DU SOU DES CHAUMIÈRES

F léau rapide et qui dévore,  
La bataille a passé par là,  
Et la vieille maison brûla :  
Regardez, cela fume encore.

Quelques images d'Épinal,  
Un fusil sur la cheminée;  
C'était la chaumière obstinée,  
Le vieux logis national.

Au seuil rugueux où l'on trébuche,  
Il fallait se baisser un peu ;  
Mais la soupe était sur le feu  
Et le pain était dans la huche.

C'était bien sombre et bien petit,  
Avec un toit de paille chauve,  
Mais abritant sous l'humble alcôve  
Un berceau tout près d'un grand lit.

L'araignée aux grises dentelles  
Habitait le plafond obscur ;  
Mais les trous nombreux du vieux mur  
Étaient connus des hirondelles.

L'été, sur la porte, et l'hiver,  
Près du foyer plein de lumière,  
Les habitants de la chaumière  
Étaient encore heureux hier.

C'était l'abri contre l'orage ;  
Là, les enfants avaient grandi ;  
L'aïeul se chauffait à midi  
Sur le banc qu'une treille ombrage.

Et l'on parlait naïvement  
De choisir une brave fille  
Pour le frère de la famille  
Qui revenait du régiment.

— Maintenant, c'est après la guerre,  
Après ces Allemands damnés;  
Et ces pans de murs calcinés  
Furent cette maison naguère.

L'aïeul aujourd'hui tend la main,  
Lui qui, n'étant pourtant pas riche,  
Coupait largement dans la miche  
Pour tous les pauvres du chemin.

L'homme travaille dans les fermes,  
Et sa femme et ses deux petits  
Pleurent dans un affreux taudis  
Dont il ne peut payer les termes.

Le frère, soldat inconnu  
Qu'on a repris pour la campagne,  
Du fond de la froide Allemagne  
N'est, hélas ! jamais revenu...

---

— Mais, puisque dans la noble France  
Il fut toujours, il reste encor,  
Sou, pièce blanche ou louis d'or,  
Une obole pour la souffrance,

Au nom du douloureux passé,  
Donnez tous, donnez tout de suite,  
Donnez pour la maison détruite  
Et pour le berceau renversé!





## POUR TOUJOURS !

L'espoir divin qu'à deux on parvient à former  
Et qu'à deux on partage,  
L'espoir d'aimer longtemps, d'aimer toujours, d'aimer  
Chaque jour davantage ;

Le désir éternel, chimérique et touchant,  
Que les amants soupirent  
A l'instant adorable où, tout en se cherchant,  
Leurs lèvres se respirent ;

Ce désir décevant, ce cher espoir trompeur,  
Jamais nous n'en parlâmes;  
Et je souffre de voir que nous en ayons peur,  
Bien qu'il soit dans nos âmes.

Lorsque je te murmure, amant interrogé,  
Une douce réponse,  
C'est le mot : « Pour toujours ! » sur les lèvres que j'ai,  
Sans que je le prononce ;

Et bien qu'un cher écho le dise dans ton cœur,  
Ton silence est le même,  
Alors que sur ton sein, en mourant de langueur,  
Je jure que je t'aime.

Qu'importe le passé ? Qu'importe l'avenir ?  
La chose la meilleure,  
C'est croire que jamais elle ne doit finir,  
L'illusion d'une heure.

Et quand je te dirai : « Pour toujours ! » ne fais rien  
Qui dissipe ce songe,  
Et que plus tendrement ton baiser sur le mien  
S'appuie et se prolonge !

---



## DÉSESPÉRÉMENT

*A Henry Cazalis.*

L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur,  
En maître est installé dans mon âme et l'habite,  
Et moins que la vieillesse affreuse et décrépite,  
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur.

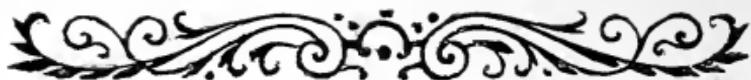
J'en atteste ces yeux éteints, cette pâleur  
Et ce cœur sans amour où plus rien ne palpite ;  
Je vois mon avenir et je m'y précipite  
Ainsi qu'en un désert qui n'a pas une fleur.

---

Pourtant, vers la saison des brises réchauffées,  
La jeunesse parfois me revient par bouffées.  
J'aspire un air plus pur, je vois un ciel plus beau.

Mais cette illusion ne m'est pas un présage,  
Et l'espoir n'est pour moi qu'un oiseau de passage  
Qui, pour faire son nid, choisirait un tombeau.





## MORCEAU A QUATRE MAINS

**L**e salon s'ouvre sur le parc  
Où les grands arbres, d'un vert sombre,  
Unissent leurs rameaux en arc  
Sur les gazons qu'ils baignent d'ombre.

Si je me retourne soudain  
Dans le fauteuil où j'ai pris place,  
Je revois encor le jardin  
Qui se reflète dans la glace ;

Et je goûte l'amusement  
D'avoir, à gauche comme à droite,  
Deux parcs, pareils absolument,  
Dans la porte et la glace étroite.

Par un jeu charmant du hasard,  
Les deux jeunes sœurs, très exquises,  
Pour jouer un peu de Mozart,  
Au piano se sont assises

Comme les deux parcs du décor,  
Elles sont tout à fait pareilles ;  
Les quatre mêmes bijoux d'or  
Scintillent à leurs quatre oreilles.

J'examine autant que je veux,  
Grâce aux yeux baissés sur les touches,  
La même fleur sur leurs cheveux,  
La même fleur sur leurs deux bouches ;

Et parfois, pour mieux regarder,  
Beaucoup plus que pour mieux entendre,  
Je me lève et viens m'accouder  
Au piano de palissandre.

---



## SONNET

ÉCRIT SUR UN RONSARD

A Tolède, c'était une ancienne coutume  
Qu'avant de prendre enfin le titre d'ouvrier,  
Pendant toute une nuit, chaque élève armurier  
Veillât près du fourneau qui rougeoit et qui fume.

Il façonnait alors un chef-d'œuvre d'acier  
Souple comme un roseau, léger comme une plume,  
Et gravait sur l'estoc encor chaud de l'enclume  
Le nom du maître afin de le remercier.

---

Ainsi pour toi, Ronsard, ma nuit s'est occupée.  
J'ai tenté, moi, ton humble et fidèle apprenti,  
Ton fier sonnet, flexible et fort comme une épée.

Sous mon marteau sonore a longtemps retenti  
Le bon métal qui sort vermeil de l'âtre en flamme ;  
Et j'ai gravé ton nom glorieux sur la lame.





## RHYTHME DES VAGUES

*A Luigi Gualdo.*

J'étais assis devant la mer sur le galet.  
Sous un ciel clair, les flots d'un azur violet,  
Après s'être gonflés en accourant du large,  
Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,  
Se brisaient devant moi, rythmés et successifs.  
J'observais ces paquets de mer lourds et massifs  
Qui marquaient d'un hourra leurs chutes régulières  
Et puis se retiraient en râlant sur les pierres.

Et ce bruit m'enivrait; et, pour écouter mieux,  
Je me voilai la face et je fermai les yeux.  
Alors, en entendant les lames sur la grève  
Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve  
S'écrouler en faisant ce fracas cadencé,  
Moi, l'humble observateur du rythme, j'ai pensé  
Qu'il doit être en effet une chose sacrée,  
Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,  
N'a tiré du néant ces moyens musicaux,  
Ces falaises aux rocs creusés pour les échos,  
Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages  
Incessamment heurtés et roulés sur les plages  
Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,  
Que pour que l'Océan nous récitât des vers.





## AUX BAINS DE MER

Sur la plage élégante au sable de velours  
Que frappent, réguliers et calmes, les flots lourds,  
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,  
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches,  
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,  
La jaquette troussée au-dessus des mollets,  
Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame.  
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme,

Sains et superbes sous leurs habits étoffés  
Et d'un mignon chapeau de matelot coiffés,  
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,  
Creusent gaïment, avec une petite pelle,  
Dans le fin sable d'or des canaux et des trous;  
Et ce même Océan, qui peut dans son courroux  
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre,  
Laisse, indulgent aïeul, son flot docile suivre  
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.  
Ils sont là, l'œil ravi, les cheveux blonds au vent,  
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,  
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle  
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi.

— Soudain, d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci,  
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites,  
Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes,  
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.  
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers  
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie.  
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie  
Pour ces jolis babies et les plaisirs qu'ils ont.  
Comme de courageux petits marins qu'ils sont,  
Ils aiment leur métier pénible et salulaire

Et ne jalourent point les heureux de la terre;  
Car ils savent combien maternelle est la mer  
Et que pour eux aussi souffle le vent amer  
Qui rend robuste et belle, en lui bairant la joue,  
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.





## MATIN D'OCTOBRE

*A Alexandre Piédagnel.*

C'est l'heure exquise et matinale  
Que rougit un soleil soudain.  
A travers la brume automnale  
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre  
Du regard en reconnaissant  
Le chêne à sa feuille de cuivre,  
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,  
Tombent des branches dépouillées;  
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose  
La nature, et, dans l'air tout rose,  
On croirait qu'il neige de l'or.





## AUBADE PARISIENNE

Pour venir t'aimer, ma chère,  
Je franchis les blancs ruisseaux,  
Et j'ai l'âme si légère  
Que j'ai pitié des oiseaux.

Quel temps fait-il donc? Il gèle,  
Mais je me crois au printemps.  
Entends-tu, mademoiselle?  
Tu m'as rendu mes vingt ans.

Tu m'as rendu ma jeunesse.  
Ce cœur que je croyais mort,  
Je veux pour toi qu'il renaisse;  
Écoute comme il bat fort!

Quelle heure est-il? Tu déjeunes;  
Prends ce fruit et mords dedans.  
C'est permis, nous sommes jeunes,  
Et j'en mange sur tes dents.

Parle-moi, dis-moi des choses.  
Je n'écoute pas, je vois  
S'agiter tes lèvres roses  
Et je respire ta voix.

Je t'aime et je t'aime encore;  
A tes pieds je viens m'asseoir.  
Laisse-moi faire; j'adore  
Le tapis de ton boudoir!





## LENDEMAIN

Puisque, à peine désenlacée  
De l'étreinte de mes deux bras,  
Tu demandes à ma pensée  
Ces vers qu'un jour tu brûleras,

Il faut, ce soir, que je surmonte  
L'état d'adorable langueur  
Où je rougis un peu de honte,  
Tout en souriant de bonheur.

Pourtant je l'aime, ma fatigue.  
C'est ton œuvre, et le long baiser  
De ta bouche ardente et prodigue  
A pu seul ainsi m'épuiser ;

Et tu veux que je la secoue,  
Petite coquette ! tu veux  
Voir rimer les lys de ta joue  
Avec la nuit de tes cheveux.

Tu veux que, dissipant le voile  
Qui trouble mon cerveau si las,  
Je dise tes regards d'étoile  
Et ton haleine de lilas.

Mais la preuve, ô capricieuse,  
Que je ne pense qu'à t'aimer,  
C'est la fièvre délicieuse  
Qui m'empêche de l'exprimer.

Ainsi, respecte ma paresse ;  
Ton souvenir passe au travers.  
Demande des baisers, maîtresse ;  
Ne me demande pas des vers.

---



## KABALA

*A Clandius Popelin, maitre émailleur.*

**A**près avoir blanchi sur un grimoire antique,  
Près du creuset, bravant fagots et Montfaucon,  
Sans avoir trouvé l'or ni le basilicon,  
L'ancien souffleur mourait, pauvre et sans viatique.

Mais, comme pour venger la foi cabalistique,  
La chimie émergeait des fourneaux de Bacon ;  
Et, tâchant d'enfermer la vie en un flacon,  
Paracelse créait une thérapeutique.

Cependant la science était encor trop peu.  
Des arts charmants sont nés dans le secret du feu,  
Comme y seraient éclos des œufs de salamandre.

C'est là que Limosin et Bernard Palissy  
Ont cueilli le laurier qu'après eux tu viens prendre,  
Claudius, et le vieux Hermès te dit : « Merci. »





## SUR LA TERRASSE

DU CHATEAU DE R...

Devant le pur, devant le vaste ciel du soir,  
Où scintillaient déjà quelques étoiles pâles,  
Sur la terrasse, avec des fichus et des châles,  
Toute la compagnie avait voulu s'asseoir.

Devant nous l'étendue immense, froide et grise,  
D'une plaine, la nuit, à la fin de l'été.  
Puis un silence, un calme, une sérénité!  
Pas un chant de grillon, pas un souffle de brise.

Nos cigares étaient les seuls points lumineux ;  
Les femmes avaient froid sous leurs manteaux de laine,  
Tous se taisaient, sentant que la parole humaine  
Romprait le charme pur qui pénétrait en eux.

Près de moi, s'éloignant du groupe noir des femmes,  
La jeune fille était assise de profil,  
Et, brillant du regret des anges en exil,  
Son regard se levait vers le pays des âmes.

Ses mains blanches, ses mains d'enfant sur ses genoux  
Se joignaient faiblement, presque avec lassitude,  
Et ses yeux exprimaient, comme son attitude,  
Tout ce que la souffrance a de cher et de doux.

Elle semblait frileuse en son lourd plaid d'Écosse,  
Et pourtant souriait, heureuse vaguement ;  
Mais ce sourire était si faible en ce moment  
Qu'il avait plutôt l'air d'une ride précoce.

Pourquoi donc ai-je alors rêvé de la saison  
Qui dépouille les bois sous la bise plus aigre,  
Et pourquoi ce sillon dans la joue un peu maigre  
M'a-t-il inquiété bien plus que de raison ?

Je connais cette enfant ; elle n'est que débile.  
Depuis le bel été passé dans ce château,  
Elle va mieux. C'est moi qui lui mets son manteau,  
— Lorsque le vent fraîchit, — d'une main malhabile.

J'ai ma place auprès d'elle, à l'heure des repas ;  
Je la gronde parfois d'être à mes soins rebelle,  
Et, tout en plaisantant, c'est moi qui lui rappelle  
Le cordial amer qu'elle ne prendrait pas.

Elle ne peut nous être aussi vite ravie!...  
— Non, mais devant ce ciel calme et mystérieux,  
Avec ce doux reflet d'étoile dans les yeux,  
Cette enfant m'a paru trop faible pour la vie ;

Et, sans avoir pitié, je n'ai pas pu prévoir  
Tout ce qui doit changer en ride ce sourire  
Et flétrir dans les pleurs ce regard où se mire  
Le charme triste et pur de l'automne et du soir.





## GAIETÉ DU CIMETIÈRE

A vis aux amateurs de la gâité française.  
Le printemps fait neiger, dans le Père-Lachaise,  
Les fleurs des marronniers sur les arbres muets,  
Et la fosse commune est pleine de bleuets.  
Le liseron grimpeur fleurit les croix célèbres ;  
Les oiseaux font l'amour près des bustes funèbres ;  
Et l'on voit un joyeux commissaire des morts,  
Tricorne en tête et canne à la main, sans remords,  
Cueillir de ses doigts noirs, gantés de filoselle,  
Des bouquets pour sa dame et pour sa demoiselle.

---



## EN BATEAU-MOUCHE

Je pris le bateau-mouche au bas du Pont Royal,  
Et sur un banc, devant le public trivial,  
— O naïve impudeur! ô candide indécence! —  
Je vis un ouvrier avec sa connaissance,  
Qui se tenaient les mains, malgré les curieux,  
Et qui se regardaient longuement dans les yeux.  
Ils restèrent ainsi tout le long de la Seine,  
Sans faire attention au petit rire obscène  
Des gens qui se poussaient du coude, l'air moqueur,  
— Et je les enviais dans le fond de mon cœur.

---



## AUBADE

L'aube est bien tardive à naître.  
Il a gelé cette nuit;  
Et déjà sous ta fenêtre  
Mon fol amour m'a conduit.

Je tremble, mais moins encore  
Du froid que de ma langueur;  
Le frisson du luth sonore  
Se communique à mon cœur.

Ému comme un petit page,  
J'attends le moment plus sûr  
Où j'entendrai le tapage  
De tes volets sur le mur ;

Et la minute me dure  
Où m'apparaîtra soudain,  
Dans son cadre de verdure,  
Ton sourire du matin.





## DOULEUR BERCÉE

**T**oi que j'ai vu pareil au chêne foudroyé,  
Je te retrouve époux, je te retrouve père;  
Et sur ce front songeant à la mort qui libère,  
Jadis le pistolet pourtant s'est appuyé.

Tu ne peux pas l'avoir tout à fait oublié.  
Tu savais comme on souffre et comme on désespère,  
Tu portais dans ton sein l'inférieure vipère  
D'un grand amour trahi, d'un grand espoir broyé.

---

Sans y trouver l'oubli, tu cherchais les tumultes,  
L'orgie et ses chansons, la gloire et ses insultes,  
Et les longues clameurs de la mer et du vent.

Qui donc à ta douleur imposa le silence?...  
— O solitaire, il a suffi de la cadence  
Que marque le berceau de mon petit enfant.





## BLESSURE ROUVERTE

O mon cœur, es-tu donc si débile et si lâche,  
Et serais-tu pareil au forçat qu'on relâche  
Et qui boite toujours de son boulet trainé?  
Tais-toi, car tu sais bien qu'elle t'a condamné.  
Je ne veux plus souffrir et je t'en donne l'ordre.  
Si je te sens encor te gonfler et te tordre,  
Je veux, dans un sanglot contenu, te broyer;  
Et l'on n'en saura rien, et, pour ne pas crier,  
On me verra, pendant l'effroyable minute,  
Serrer les dents ainsi qu'un soldat qu'on ampute.

---



## PRESQUE UNE FABLE

**U**n liseron, madame, aimait une fauvette.  
— Vous pardonneriez bien cette idée au poète  
Qu'une plante puisse être éprise d'un oiseau. —  
Un liseron des bois, éclos près d'un ruisseau,  
Au fond du parc, au bout du vieux mur plein de brèches,  
Et qui, triste, rampait parmi les feuilles sèches,  
Écoutant cette voix d'oiseau dans un tilleul,  
Était au désespoir de fleurir pour lui seul.

Il voulut essayer, s'il en avait la force,  
D'enlacer ce grand arbre à la rugueuse écorce  
Et de grimper là-haut, là-haut, près de ce nid.  
Il croyait, l'innocent, que quelque chose unit  
Ce qui pousse et fleurit à ce qui vole et chante.  
— Moi, son ambition me semble assez touchante,  
Madame. Vous savez que les amants sont fous  
Et ce qu'ils tenteraient pour être auprès de vous. —  
Comme le chasseur grec, pour surprendre Diane,  
Suivait le son lointain du cor, l'humble liane,  
De ses clochetons bleus semant le chapelet,  
Monta donc vers l'oiseau que son chant décelait.  
Atteindre la fauvette et la charmer, quel rêve!  
Hélas! c'était trop beau; car la goutte de sève  
Que la terre donnait à ce frêle sarment  
S'épuisait. Il montait, toujours plus lentement;  
Chaque matin, sa fleur devenait plus débile;  
Puis, bien que liseron, il était malhabile,  
Lui, né dans l'herbe courte où vivent les fourmis,  
A gravir ces sommets aux écureuils permis.  
Là, le vent est trop rude et l'ombre est trop épaisse.  
— Mais tous les amoureux sont de la même espèce,  
Madame; — et vers le nid d'où venait cette voix  
Montait, montait toujours le liseron des bois.

Enfin, comme il touchait au but de son voyage,  
Il ne put supporter la fraîcheur du feuillage  
Et mourut, en donnant, le jour de son trépas,  
Une dernière fleur que l'oiseau ne vit pas.  
— Comment? vous soupirez et vous baissez la tête,  
Madame...

Un liseron adore une fauvette.





## LE CANON

POUR LE LIVRE : *L'Offrande.*

AUX ALSACIENS-LORRAINS

**L**e silence imposant et la nuit solennelle  
Planent sur le rempart où, debout dans le vent,  
Le mousqueton au bras, veille une sentinelle  
Auprès d'un gros canon tourné vers le levant.

Le tort est un de ceux qui virent le grand siège ;  
Et, jadis, quand sonna l'heure du désespoir,  
Sur ces glacis croulants, alors couverts de neige,  
Dans le ciel de janvier a flotté l'aigle noir.

---

L'engin, lourd et trapu sur son affût difforme,  
Naguère vint ici de Toulon ou de Brest;  
Et, les vainqueurs étant gênés du poids énorme,  
Ce monstre est resté là, toujours braqué sur l'Est.

L'artilleur est un fils d'Alsace, et sa patrie  
Est, au nom des traités, territoire allemand;  
Il est simple servant dans une batterie.  
N'ayant plus de foyer, il reste au régiment.

Mais, cette nuit, il est hanté de rêves sombres,  
Et son cœur, que l'espoir des combats remuait,  
Doute à présent. Il est seul parmi les décombres,  
Entre ces murs criblés et ce canon muet.

Il songe à son pays, dans ce coin solitaire.  
Hélas! les jeunes gens émigrent de là-bas;  
Ses parents sont trop vieux pour labourer la terre,  
Et leurs filles, ses sœurs, ne se marieront pas.

La revanche promise, il n'y compte plus guère;  
Combien de temps avant que nous nous rebattions?  
Et déjà les Prussiens, prêts pour une autre guerre,  
Ceignent Metz et Strasbourg de nouveaux bastions.

Tout lui rappelle ici les désastres célèbres.  
Être proscrit, c'est plus qu'être orphelin et veuf !  
Ce drapeau qu'il entend craquer dans les ténèbres,  
Mieux vaut ne pas le voir, car c'est un drapeau neuf.

Alors pris d'une fièvre ardente, il remercie  
La consigne qui l'a près d'un canon placé,  
Et, comme fit, dit-on, l'Empereur en Russie,  
Pose son front brûlant sur le bronze glacé.

Tout à coup, le soldat tressaille et devient pâle,  
Car il vient de s'entendre appeler par son nom ;  
Et cette voix profonde et grave comme un râle,  
Cette voix qui lui parle, elle sort du canon :

— « Enfant, ne pleure pas. Espère et patiente !  
Ce vent qui vient souffler dans ma bouche béante  
M'arrive du côté du Rhin ;  
Il me dit que là-bas l'on attend et l'on souffre,  
Et c'est comme un écho d'Alsace qui s'engouffre  
Et qui murmure en mon airain.

« J'entends les moindres bruits que cet écho m'apporte.  
Le vieux maître d'école a beau fermer sa porte

Et faire très basse sa voix,  
Devant les écoliers, palpitant d'espérance,  
Il déroule, en parlant du cher pays de France,  
La vieille carte d'autrefois.

« J'entends une chanson, qui n'est pas allemande,  
Chez ce cabaretier qu'on mettrait à l'amende  
Si quelque patrouille passait;  
Et voilà des volets qu'on ferait bien de clore,  
Si l'on veut conserver ce haillon tricolore  
Que tout à l'heure on embrassait.

« J'entends un cri d'horreur s'échapper de la bouche  
Du paysan lorrain qui s'arrête, farouche,  
En découvrant dans son sillon  
Une tête de mort à l'effroyable rire,  
Et ramasse un bouton tout rouillé pour y lire  
Le numéro d'un bataillon.

« La prière de l'humble enfant qui s'agenouille,  
Le soupir de la vierge auprès de sa quenouille,  
Et les sanglots intermittents  
Des vieux parents en deuil et de la pauvre veuve,  
Toutes ces faibles voix gémissant dans l'épreuve,  
Je les entends, je les entends!

« Et toi, tu douterais, quand nul ne désespère  
Dans le pays natal où sont encor ton père,  
Ta mère et tes deux jeunes sœurs?  
Cette nation-ci, souviens-toi donc, est celle  
De Bertrand du Guesclin, de Jeanne la Pucelle,  
Et chasse ses envahisseurs.

« Jadis, la guerre sainte a duré cent années;  
Des générations furent exterminées;  
Paris sous l'étranger trembla;  
Anglais et Jacquerie à la fois, double tâche;  
Charles Six était fou, Charles Cinq était lâche.  
Vois. Les Anglais ne sont plus là.

« Ces Allemands fuiront aussi. — Quand? Je l'ignore.  
Mais, un jour, du côté que je menace encore,  
Vers ceux-là que nous haïssons,  
Je vous verrai partir, pour ravoïr vos villages,  
Alsaciens, Lorrains, au trot des attelages  
Et secoués par les caissons.

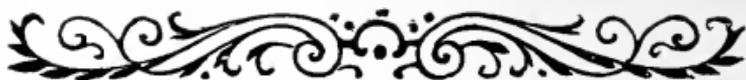
« Vous trainerez alors ces canons de campagne  
Qui franchissent le pont et grimpent la montagne,  
Dorés au soleil radieux;

---

Et moi, le témoin noir et triste des défaites,  
Je ne pourrai vous suivre à ces lointaines fêtes ;  
Je suis trop lourd, je suis trop vieux.

« Mais je pourrai du moins, vieux dogue, aux Invalides,  
Annoncer à Paris vos marches intrépides,  
Avec mon aboi triomphant.  
— De créer des héros la France n'est pas lasse ;  
Et le simple soldat qui dort sur ma culasse  
Est peut-être Turenne enfant ! »





## THÉOPHILE GAUTIER

### ÉLÉGIAQUE

POUR LE LIVRE : *Le Tombeau de Théophile Gautier.*

Maitre, l'envieux n'a pu satisfaire  
Sur toi son cruel et lâche désir.  
Ton nom restera pareil à la sphère,  
Qui n'a pas de point par où la saisir.

Pourtant il fallait nier quelque chose  
A l'œuvre parfaite où tu mis ton sceau.  
Splendeur et parfum, c'est trop pour la rose  
Ailes et chansons, c'est trop pour l'oiseau.

Ils ont dit : « Ces vers sont trop purs. Le mètre,  
La rime et le style y sont sans défauts.  
C'en est fait de l'art qui consiste à mettre  
Une émotion sincère en vers faux. »

Tu leur prodiguais tes odes nouvelles  
Embaumant l'avril et couleur du ciel.  
Eux, ils répétaient : « Ces fleurs sont trop belles,  
Tout cela doit être artificiel. »

Et, poussant bien fort de longs cris d'alarmes,  
Ils t'ont refusé blessure et tourments,  
Parce que ton sang, parce que tes larmes  
Étaient des rubis et des diamants.

L'artiste grandit, la critique tombe.  
Mais nous, tes fervents, ô maître vainqueur,  
Nous voulons écrire aux murs de ta tombe  
Que ton clair génie eut aussi du cœur.

Nous savons le coin où se réfugie,  
Sous les fleurs de pourpre et d'or enfoui,  
Le discret parfum de ton élégie,  
Bleu myosotis frais épanoui.

Oui, nous l'envions, ce sceptre de rose  
Sur un jeune sein morte un soir de bal;  
Et notre tristesse est souvent éclosé  
En nous rappelant l'air du carnaval.

Nous avons aussi perdu notre amante;  
Nous l'avons poussé, ce soupir amer  
Du pêcheur qui pleure et qui se lamente,  
Seul et sans amour, d'aller sur la mer.

Celle que tout bas tu nommes petite,  
Celle à qui tu dis : « Le monde est méchant, »  
Nous a bien prouvé, l'enfant hypocrite,  
Qu'elle avait un cœur, en nous trahissant.

De ses yeux d'azur la larme tombée,  
Diamant du cœur par ta main serti,  
Nous l'avons tous bue, à la dérobée,  
Sur un billet doux qui nous a menti.

Et sur les joujoux laissés par la morte,  
Aujourd'hui muets et si gais jadis,  
Nous prions encor pour que Dieu supporte  
Le bruit des enfants dans le Paradis.

---



## LUTTEURS FORAINS

*A Hyacinthe Guadet-Azaïs.*

**D**evant la loterie éclatante, où les lots  
Sont un sucre de pomme ou quelque étrange vase,  
L'illustre Arpin, devant un public en extase,  
Manipule des poids de cinquante kilos.

Colossal, aux lueurs sanglantes des falots,  
Il beugle un boniment et montre avec emphase  
Sa nièce, forte fille aux courts jupons de gaze,  
Qui doit à bras tendus soulever deux *tringlots*.

A qui pourra *tomber*, à la lutte à main plate,  
Son frère, au caleçon d'argent et d'écarlate,  
Qui sur un bout de pain achève un cervelas,

Il promet cinq cents francs, chimérique utopie!  
— O les athlètes nus sous l'azur clair d'Hellas!  
O palme néméenne! ô laurier d'Olympie!





## A UN SOUS-LIEUTENANT

**V**ous portez, mon bel officier,  
Avec une grâce parfaite  
Votre sabre à garde d'acier;  
Mais je songe à notre défaite.

Cette pelisse de drap fin  
Dessine à ravir votre taille;  
Vous êtes charmant; mais enfin  
Nous avons perdu la bataille.

On lit votre intrépidité  
Dans vos yeux noirs aux sourcils minces.  
Aucun mal d'être bien ganté!  
Mais on nous a pris deux provinces.

A votre âge on est toujours fier  
D'un peu de passementerie ;  
Mais, voyez-vous, c'était hier  
Qu'on mutilait notre patrie.

Mon lieutenant, je ne sais pas  
Si, le soir, un doigt sur la tempe,  
Tenant le livre ou le compas,  
Vous veillez tard près de la lampe.

Vos soldats sont-ils vos enfants ?  
Êtes-vous leur chef et leur père ?  
Je veux le croire et me défends  
D'un doute qui me désespère.

Tout galonné, sur le chemin,  
Pensez-vous à la délivrance ?  
— Jeune homme, donne-moi la main.  
Crions un peu : « Vive la France ! »

---



## PROLOGUE

D'UNE SÉRIE DE CAUSERIES EN VERS

Bonjour, lecteurs. On me propose  
Et j'accepte — oh! les étourdis! —  
De vous parler tous les lundis  
Et même pas toujours en prose.

La causerie est cependant  
Chose insaisissable et légère  
Ainsi que l'ombre passagère  
D'un nuage sur un étang.

Causer en vers, c'est l'art suprême;  
Et, pour m'apprendre mon état,  
Il faudrait qu'on ressuscitât  
Le pauvre grand Musset lui-même.

Je crains fort de n'être pas bon  
A vous inventer ces chimères  
Radiieuses, mais éphémères  
Comme les bulles de savon;

A vous rimer des amusettes  
Sur des sujets de presque rien,  
Avec l'art du galérien,  
Qui sculpte au couteau des noisettes.

— Mais, bah! j'ai l'horreur du banal  
Et le difficile me tente.

J'éprouve une envie irritante  
D'écrire en vers dans un journal.

Et d'ailleurs mon rêve impossible,  
Je l'ai souvent réalisé;  
Sans que mon regard ait visé,  
J'ai quelquefois touché la cible.

J'irai chercher, je ne sais où,  
Des conversations frivoles;  
Je vous dirai des choses folles,  
Car je suis moi-même un peu fou.

Ayant le ciel bleu pour auberge,  
Je vis comme un petit oiseau,  
Et Mab m'a prêté son fuseau  
A filer le fil de la vierge.

Je fais de la dépense, et c'est  
Royalement que je la paie,  
Car le poète a pour monnaie  
Des étoiles dans son gousset.

L'aile et le parfum étant choses  
Qu'il faut que nous réunissions,  
J'ai découvert des papillons  
Qui sentaient bon comme des roses.

Les plus beaux décors d'opéra  
Me semblent mesquins et timides;  
Quand j'irai voir les Pyramides,  
Je veux qu'il neige. Il neigera.

Parfois la lune me fait signe ;  
Mais aller là-haut, c'est trop long.  
Si je jouais du violon  
Je noterais le chant du cygne.

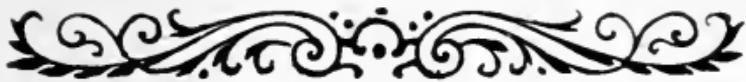
— Je vous dirai sur mon chemin  
Ce qui m'intéresse ou me charme,  
Et même d'où vient cette larme  
Qui tombe parfois sur ma main.

De cet entretien de poète  
Vous ne serez jamais plus las  
Que n'est un rameau de lilas  
De la halte d'une fauvette ;

Et quand vous y lirez l'aveu -  
D'une bonne pensée intime,  
Vous me donnerez votre estime  
Et m'aimerez peut-être un peu.

— Mais voici ma préface faite.  
Au revoir, car j'ai mérité  
De finir ma tasse de thé,  
En fumant une cigarette.

---



## LA PREMIÈRE

Ce n'est pas qu'elle fût bien belle;  
Mais nous avions tous deux vingt ans,  
Et ce jour-là — je me rappelle —  
Était un matin de printemps.

Ce n'est pas qu'elle eût l'air bien grave;  
Mais je jure ici que jamais  
Je n'ai rien osé de plus brave  
Que de lui dire que j'aimais.

Ce n'est pas qu'elle eût le cœur tendre;  
Mais c'était si délicieux  
De lui parler et de l'entendre  
Que les pleurs me venaient aux yeux.

Ce n'est pas qu'elle eût l'âme dure;  
Mais pourtant elle m'a quitté,  
Et, depuis, ma tristesse dure,  
Et c'est pour une éternité.





## A UN LILAS

Je vois fleurir, assis à ma fenêtre,  
L'humble lilas de mon petit jardin,  
Et son subtil arôme qui pénètre  
Vient jusqu'à moi dans le vent du matin.

Mais je suis plein d'une colère injuste,  
Car ma maîtresse a cessé de m'aimer,  
Et je reproche à l'innocent arbuste  
D'épanouir ses fleurs et d'embaumer.

Tout enivré de soleil et de brise,  
Ce favori radieux du printemps,  
Pourquoi fait-il à mon cœur qui se brise  
Monter ainsi ses parfums insultants ?

Ne sait-il pas que j'ai cueilli pour elle  
Les seuls rameaux dont il soit éclairci ?  
Est-ce pour lui chose si naturelle  
Qu'en plein avril elle me laisse ainsi ?

— Mais non, j'ai tort, car j'aime ma souffrance.  
A nos amours jadis tu te mêlas ;  
Au jardin vert, couleur de l'espérance,  
Fleuris longtemps, frêle et charmant lilas !

Les doux matins qu'embaume ton haleine,  
Les clairs matins du printemps sont si courts !  
Laisse-moi croire, encore une semaine,  
Qu'on ne m'a pas délaissé pour toujours.

Et si, malgré mes espoirs pleins d'alarmes,  
Je ne dois plus avoir la volupté  
De reposer mes yeux brûlés de larmes  
Sur la fraîcheur de sa robe d'été ;

---

Si je ne dois plus revoir l'infidèle,  
J'y penserai, tant que tu voudras bien,  
Devant ces fleurs qui me virent près d'elle,  
Dans ce parfum qui rappelle le sien.





## DANS LA RUE, LE SOIR

**N**euf heures. On entend la retraite aux tambours.  
Les grisettes s'en vont du côté des faubourgs,  
Après avoir fini la tâche journalière.  
C'est comme un coup de pied dans une fourmilière.  
En waterproof, avec le petit sac de cuir,  
Rapides, on les voit de tous côtés s'enfuir  
Vers la famille ou vers les amours clandestines.  
— Blanchisseuses de fin, piqueuses de bottines,  
Filles de Montparnasse et de Ménilmontant,  
Heureux, si son cœur bat, celui qui vous attend!

---



## NOCES ET FESTINS

**T**andis qu'au restaurant en face: *Aux barreaux verts*,  
On prépare, au salon de cinquante couverts,  
Un de ces longs repas que l'argenteuil arrose  
Et qu'orne un grand nougat surmonté d'une rose,  
Toute la noce, avec de gros rires grivois,  
Monte joyeusement sur les chevaux de bois  
Et tourne, au son de l'orgue, en enfilant des bagues;  
Et c'est dans la banlieue, auprès de terrains vagues,  
Où le beau-père et les gens mûrs, à quelques pas,  
Vont jouer au bouchon et mettent habit bas.

---



## AU LION DE BELFORT

**S**i je gravais des vers sur ton socle de pierre,  
Certes, j'exalterais tes combats glorieux,  
O monstre colossal, qui, seul victorieux,  
Seul peux montrer les crocs et froncer la paupière.

Je dirais qu'on t'a vu, jusqu'à l'heure dernière,  
Fauve géant qui fus digne des fiers aïeux,  
Rejeter loin de toi, sanglant et furieux,  
L'assaut de cent chacals pendus à ta crinière.

---

Mais je voudrais encore ajouter : « Grand lion,  
Symbole de colère et de rébellion,  
D'un moins sombre avenir tu nous es l'assurance.

« Attends, sois, comme tous, patient et muet;  
Mais, si la haine sainte en nous diminuait,  
Rugis pour rappeler son devoir à la France ! »





## DÉSIR DANS LE SPLEEN

**T**out vit, tout aime ! et moi, triste et seul, je me dresse  
Ainsi qu'un arbre mort sur le ciel du printemps.  
Je ne peux plus aimer, moi qui n'ai que trente ans,  
Et je viens de quitter sans regret ma maîtresse.

Je suis comme un malade aux pensers assoupis  
Et qui, plein de l'ennui de sa chambre banale,  
N'a pour distraction stupide et machinale  
Que de compter des yeux les fleurs de son tapis.

---

Je voudrais quelquefois que ma fin fût prochaine,  
Et tous ces souvenirs, jadis délicieux,  
Je les repousse, ainsi qu'on détourne les yeux  
Du portrait d'un aïeul dont le regard vous gêne.

Même du vieil amour qui m'a tant fait pleurer  
Plus de trace en ce cœur, blasé de toute chose,  
Pas plus que n'a laissé de trace sur la rose  
L'ombre du papillon qui vient de l'effleurer.

O figure voilée et vague en mes pensées,  
Rencontre de demain que je ne connais pas,  
Courtisane accoudée aux débris d'un repas  
Ou jeune fille blanche aux paupières baissées,

Oh! parais! Si tu peux encore électriser  
Ce misérable cœur sans désir et sans flamme,  
Me rendre l'infini dans un regard de femme  
Et toute la nature en fleur dans un baiser,

Viens! Comme les marins d'un navire en détresse  
Jettent, pour vivre une heure, un trésor à la mer,  
Viens! je te promets tout, âme et cœur, sang et chair,  
Tout, pour un seul instant de croyance ou d'ivresse!

---



# TABLE





## TABLE

### LES HUMBLÉS

	Pages.
La Nourrice . . . . .	3
Le petit Épiciér . . . . .	15
Un Fils. . . . .	21
Petits Bourgeois. . . . .	31
En province. . . . .	35
Émigrants. . . . .	49
Une Femme seule. . . . .	56
Simple Ambition. . . . .	61
Dans la Rue. . . . .	64
La Sœur novice. . . . .	66

---

La Famille du Menuisier. . . . .	68
Le Musée de Marine. . . . .	70
Joux d'Allemagne. . . . .	72

### ÉCRIT PENDANT LE SIÈGE

Lettre d'un Mobile breton. . . . .	77
En Faction. . . . .	82
Le Chien perdu . . . . .	85
A l'Ambulance. . . . .	87
PLUS DE SANG! . . . . .	91
PROMENADES ET INTÉRIEURS. . . . .	99

### LE CAHIER ROUGE

Avertissement de la première Édition. . . . .	131
Aux Amputés de la Guerre . . . . .	135
Le vieux Soulier. . . . .	139
Le Printemps. . . . .	143
Tristement . . . . .	148
Fantaisie nostalgique. . . . .	150
Tableau rural. . . . .	153

---

Croquis de Banlieue . . . . .	154
Menuet. . . . .	156
Le Fils de Louis XI. . . . .	158
En sortant d'un bal. . . . .	160
Cheval de renfort . . . . .	163
Au bord de la Marne. . . . .	164
La Chaumière incendiée. . . . .	166
Pour toujours ! . . . . .	170
Désespérément . . . . .	172
Morceau à quatre mains . . . . .	174
Sonnet. . . . .	176
Rythme des Vagues. . . . .	178
Aux Bains de mer . . . . .	180
Matin d'Octobre . . . . .	183
Aubade parisienne . . . . .	185
Lendemain . . . . .	187
Kabala . . . . .	189
Sur la terrasse du château de R... . . . .	191
Gaieté du Cimetière . . . . .	194
En bateau-mouche . . . . .	195
Aubade. . . . .	196
Douleur bercée . . . . .	198
Blessure rouverte . . . . .	200
Presque une Fable . . . . .	201
Le Canon. . . . .	204
Théophile Gautier élégiaque . . . . .	210
Lutteurs forains. . . . .	213
A un Sous-lieutenant. . . . .	215
Prologue d'une série de causeries en vers. . . . .	217

---

La Première. . . . .	221
A un Lilas . . . . .	223
Dans la Rue, le soir. . . . .	226
Noces et Festins. . . . .	227
Au Lion de Belfort . . . . .	228
Désir dans le Spleen . . . . .	230

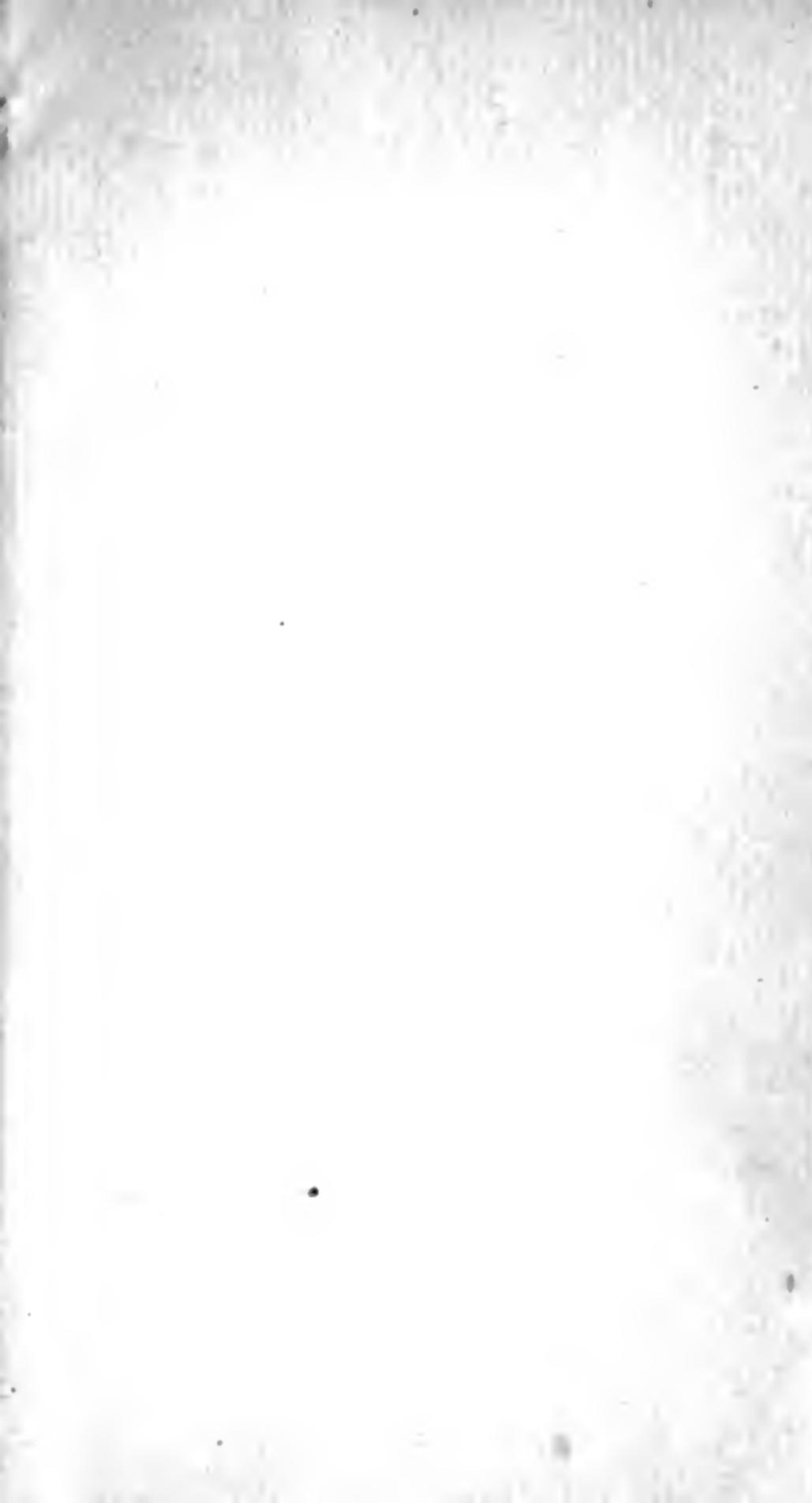


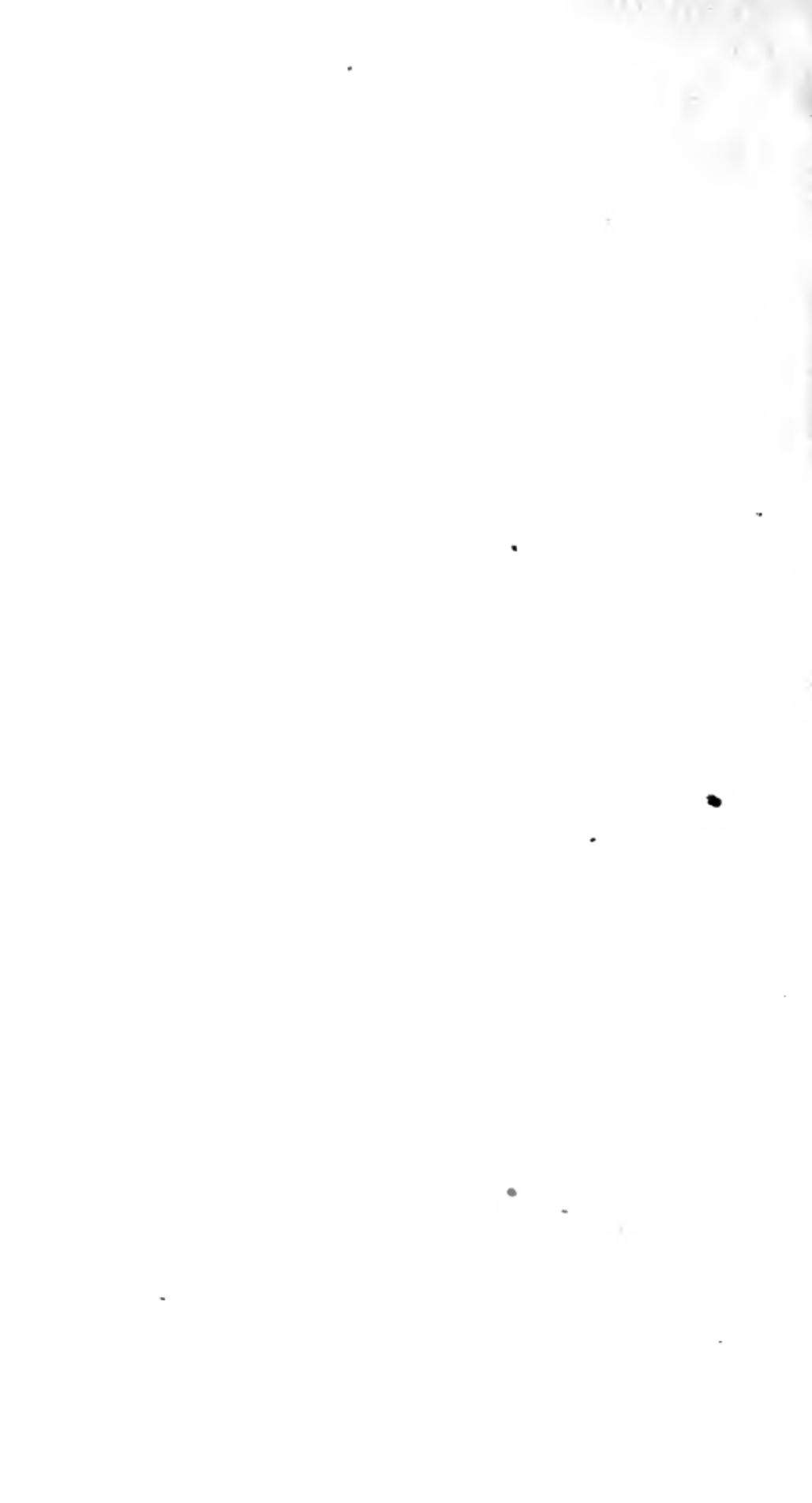
---

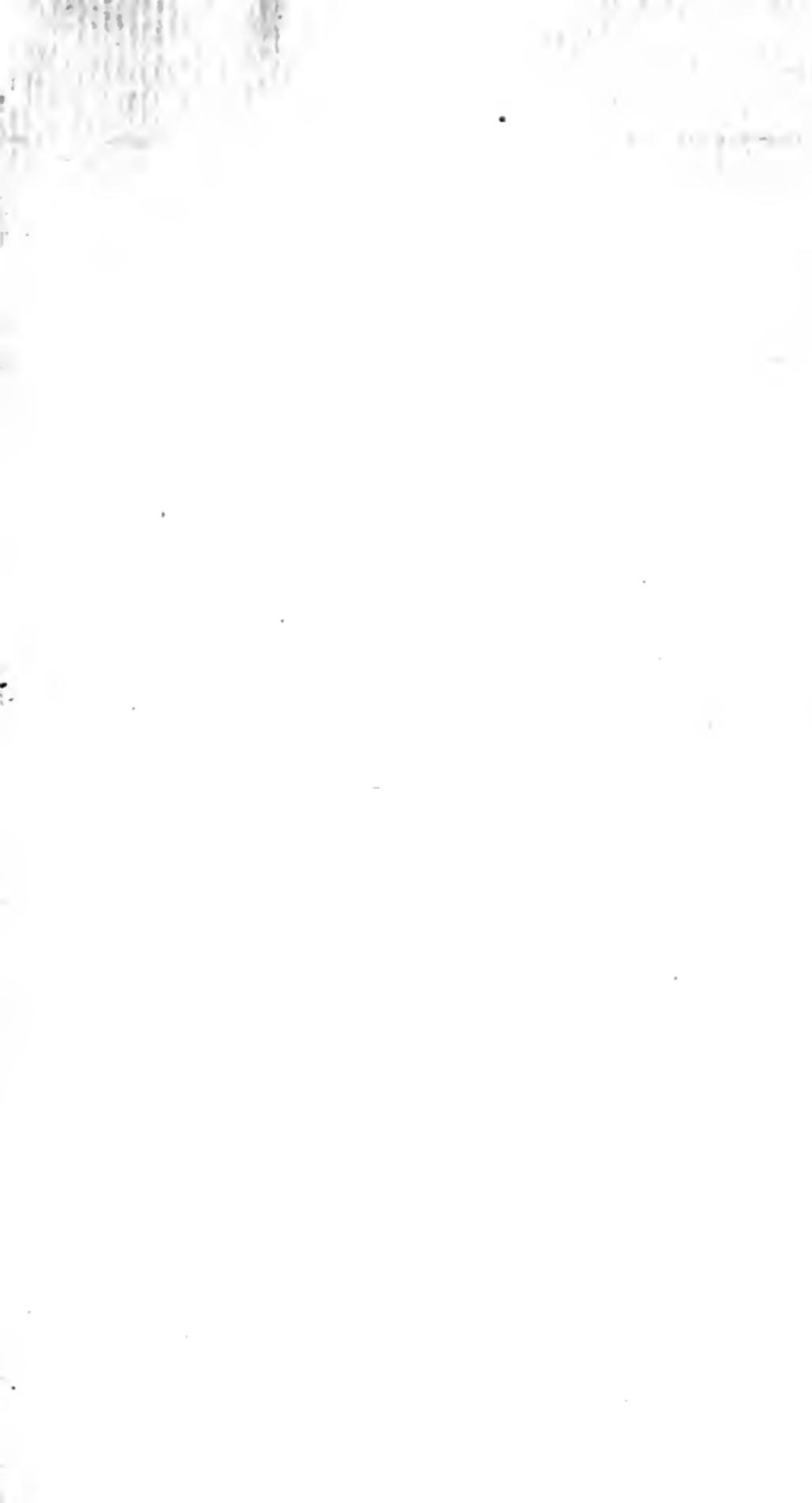
Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.

---

x







Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

JUN 23 1995

JUN 05 1995



a39003



002548393b

CE PQ 2211

.C3A17 187C VCC2

C00 COPPEE, FRAN POESIES

ACC# 1221256

